

# SORTIR DE L'ÉCONOMIE

bulletin critique de la machine-travail planétaire

## LE MONDE DE L'ÉCONOMIE TEL QU'IL N'EST JAMAIS ALLÉ

### Articles

#### La Religion de l'économie

Interview de Gaston Lafargue

(page 5)

#### Le sabotage comme sortie de l'économie

(page 10)

#### Jacques Ellul et le système technicien en sept thèses essentielles

(page 20)

### Notes de lecture

Olivier Rey

#### Itinéraire de l'égarement

(page 25)

Jaime Semprun

#### Apologie pour l'insurrection algérienne

(page 25)

Des Amis de la Ramade

#### Du côté de la Ramade

(page 29)

### Morceaux choisis

Bulletin Los Amigos de Ludd n°6

#### Orwell et la question du machinisme

(traduction de l'espagnol)

(page 32)

« Le FRRRic, ce terme vibrionnesque dit bien sa nature. L'or était inerte, l'argent lent, tandis que le fric vit d'une vie déchaînée qui, tel le cancer, détruira la nôtre après l'avoir totalement envahie »

Bernard Charbonneau, *Il court, il court le fric...*, Opales, 1996.

Dans les tranchées de la guerre économique où nous sommes tous en poste, quel est ce lien qui nous tient encore vivant dans ce monde où partout rode la peur d'être enseveli vivant sous les représentations économiques que retourne inlassablement le bombardement managérial ? Car chacun d'entre nous est là seul dans son trou de travail, à causer avec son voisin du trou d'à côté, à aimer sentir près de lui un être vivant qui court les mêmes mutilations que lui. C'est humain puisque c'est désormais ce qu'il nous reste, on montre qu'on a pas peur, on feint de s'étonner de la froideur des slogans qui apparaissent sur les télécrans modernes (« travaillez plus, pour gagner plus ») et on se force à en plaisanter même si tout le monde constate que son rire sonne toujours plus faux. Car c'est là l'économie, la vraie, la seule, une de ces préparations d'artillerie à l'intérieur de nos corps qui précèdent le renouvellement incessant des attaques et où le terrain que sont nos vies doit être complètement bouleversé, où il ne doit plus rester un être vivant dans les tranchées nivelées de la « réalité économique ».

La sur-organisation de notre vie quotidienne, dans l'invention de ses temps de « travail » comme de ses moments de « temps libres », a ainsi accouché d'une formidable Mégamachine sociale qui non seulement génère des inégalités et des injustices criantes, mais est aussi devenue largement incontrôlable, si ce n'est par sa sur-organisation écolo-cybernétique qui ne peut que pousser toujours plus loin sa démesure.

L'idée de ce bulletin est d'abord de partir de notre vécu le plus ordinaire, communément partagé mais si rarement exprimé publiquement. Nous ressentons tous plus ou moins et à différents niveaux d'intensité, que « ce que nous produisons excède notre capacité de représentation et notre responsabilité », comme l'écrivait Günther Anders. *Que faire en effet quand nous n'arrivons plus à comprendre simplement ce que nous sommes tous individuellement et collectivement devenus de façon complexe ?* Telle est déjà notre condition à tous, mais aussi celle des luttes qui viennent, et qui doivent être déconstruites pour être re-pensées à l'aune de la prise en compte de cette commune condition. C'est que *le désarroi devant notre irresponsabilité et notre irreprésentation permanentes* vis-à-vis de ce que nous achetons dans les supermarchés ou les « marchés bio », ou encore vis-à-vis des conditions de fabrication inhumaines et des lieux de provenance planétarisés

de ces produits, des tenants et aboutissants en amont et en aval de notre propre poste de travail <sup>1</sup>, comme de l'impuissance et du dégoût que nous ressentons tous après avoir participé à cette ville énorme aux habitants qui fermentent dans un brouillard de gaz brûlé, d'ondes électromagnétiques et de volume sonore, s'affairant partout à la vie économique d'où toute vie réellement vécue s'est retirée : *c'est là aujourd'hui tout ce que nous sommes comme tout ce que nous ne serons plus, dans le futur sans avenir que l'on nous présente comme irréversible.* Ce sentiment qui nous envahit à chaque fois que nous prenons une voiture, que nous poussons n'importe quel interrupteur

### Se désenvoûter de l'économie ?

« Soyons bien en repos sur les prétendus dangers que cette apostasie nous ferait courir en nous désenvoûtant de l'économie. Nous ne lui devons rien. Nous sommes au monde pour nous, et non pour elle, qui veut nous vendre chaque jour notre propre vie. Nous serions bien fous de nous gêner. »

Baudouin de Bodinat, *La Vie sur terre. Réflexions sur le peu d'avenir que contient le temps où nous sommes*, t. 1, EdN, 1996 p. 79.

nucléarisé, que nous entrons dans une bouche de métro, que nous travaillons à gagner notre salaire, *c'est toujours celui d'être malgré soi un véritable salaud plus ou moins inconscient en face d'une organisation machinale, absurde, aveugle de notre propre existence, et sur laquelle nous n'avons plus aucun contrôle.* Mais la civilisation industrielle a fini par tellement envahir notre réalité en faisant de nous sa propre chair industrielle, que plus personne ose encore prendre les problèmes à la racine de leur surgissement, tellement elle a réussi à provoquer l'envahissement d'un énorme sentiment encore refoulé – et qui pourrait dès lors remonter à la surface - de se dégoûter soi-même chez tous ceux qui en sont à chaque instant. A ce degré là de l'aliénation réelle où plus grand chose ne lui échappe, *l'impuissance par rapport à nous mêmes devant ce que nous sommes tous devenus réellement*, c'est tous les matins tartines et bol de chocolat.

### Société économique, société réifiée.

L'interdépendance générale entre les producteurs/échangistes que nous sommes successivement lors des différents moments de la journée, ou bien désormais dans un seul et même moment sans fin et de manière compénétrée, fait de chacun d'entre nous un simple rouage de cette énorme machinerie bientôt planétaire. Et partout les principes réifiants de l'échange <sup>2</sup> engendrent un même comportement humain mécanique, dans la mesure où au travers de ses conditions de possibilité, il traite les autres individus non pas conformément à leurs qualités d'êtres humains, mais comme des objets dépourvus de sensibilité, des objets morts, des « bulletins de vote » sur pattes, voire des « choses », et plus généralement des « marchandises ». Car dans la Mégamachine sociale, où chacun d'entre nous dépend désormais dans sa survie

quotidienne de tout le monde, mais de personne d'identifiable en particulier, chacun est d'abord aux yeux de l'autre, *de par les rôles et postes que l'on nous fait occuper*, un moyen pour sa propre survie et son propre bonheur, c'est-à-dire que l'on se perçoit d'abord sous la forme réelle de son propre intérêt dépossédé que l'on pourrait retirer de l'utilité de n'importe quel « rôle », « case » ou « métier » au sein d'une interdépendance mondialisée. Il en est ainsi aujourd'hui de ces nouveaux champs de réifications que sont les « mères porteuses », la marchandisation des relations amoureuses, l'industrie du sexe, le rapport muséographique et sur-organisé à la nature sous bocal écologiste. Ou encore ces recherches sur le cerveau et les biotechnologies, où l'approche strictement naturaliste des nécro-chercheurs reflète une attitude réifiante en se proposant d'expliquer les affects et les actions humaines par la seule analyse des connexions neuronales dans le cerveau, quand le projet n'est pas plus simplement celui d'une re-création totale du monde à l'image des mortelles catégories épistémiques de la science. Mais ce traitement instrumental des personnes n'est pas du à un simple imaginaire, une habitude cognitive ou comportementale dont il faudrait se défaire ou se décoloniser. Il est d'abord l'effet réel au dedans de nos vies, du développement continu des techniques industrielles, lui-même rendu possible par l'extension elle-même continue du domaine de ce qui peut être échangé.

Par le projet industriel, il s'agit de transformer tout ce qui vit et s'y rapporte suivant ses propres contraintes réifiantes (vitesse, instrumentalité, rationalité, efficacité, productivité, indépendance à l'égard des délibérations politiques, etc.) qui leur seront imprimées. Mais les travaux réels des travailleurs et leurs produits échangés étant déjà, dans le principe même de l'échange, réifiés et aliénés <sup>3</sup>, pourquoi l'organisation industrielle de cette production qui se doit d'abreuver massivement la masse des dépossédés spécialisés qui sinon ne pourrait plus survivre <sup>4</sup>, pourquoi n'aurait elle pas aussi à organiser la production sous les contraintes de la réification

<sup>1</sup> « La puissance sociale, c'est-à-dire la force productive multipliée qui résulte de la collaboration des individus conditionnée par la division du travail, apparaît à ces individus... non pas comme leur propre puissance unie mais comme une force étrangère située hors d'eux-mêmes, dont ils ne connaissent ni l'origine ni le but, qu'ils ne peuvent non plus dominer mais qui maintenant parcourt au contraire toute une série de phases et de degrés de développement particulière, indépendante de la volonté et de l'agitation des hommes, réglant même cette volonté et cette agitation », Charles Marx, *L'idéologie allemande*, Costes, trad. J. Molitor, Paris, 1946, tome IV, 175-176.

<sup>2</sup> « Res » veut dire « chose » en latin. Réifier : chosifier.

<sup>3</sup> C'est-à-dire que les individus y sont complètement niés dans leur effort propre.

<sup>4</sup> A nos yeux la production de masse n'est donc pas une possibilité parmi d'autres au sein de l'économie, un choix conscient et délibéré, elle participe de son principe même.

puisque préalablement les individus réels ont déjà été niés ? La production de masse n'est donc pas une possibilité parmi d'autres au sein de l'économie, un choix conscient et délibéré, elle participe de son principe même. On ne peut ainsi s'opposer à l'industrialisation de l'existence sans critiquer l'échange qui rend possible le raffinement sans fin de la division des tâches. C'est ici cette critique que nous défendrons, *résolument anti-industrielle car farouchement anti-économique.*

### **Foutre en l'air l'économie et lui devenir inaccessible.**

Dire cette impuissance que nous partageons à l'égard de l'économie et de l'industrie n'est sans doute pas suffisant pour en sortir. La tâche peut même sembler décourageante, trop radicale pour être entreprise. De plus, vivre hors de l'économie ne signifie pas que l'on accède en principe à une vie rêvée, dégagée des contraintes matérielles, de l'injustice et des conflits entre personnes. Mais l'économie et l'industrie n'ont jamais réglé ces questions qu'en nous éloignant de leur prise en charge. Au contraire du catastrophisme écologiste actuel, notre sentiment est que la généralisation des échanges économiques, jusqu'au dedans de nos vies, a déjà produit cet effondrement dont les dégâts écologiques ne sont plus que des symptômes. Nous ne sommes même plus capables d'imaginer autre chose que l'échange pour vivre ensemble ou pour nous séparer, pour régler nos disputes comme pour nous associer. L'échange nous paraît par trop naturel et neutre, ayant soit-disant toujours existé au fondement de toute vie sociale. Seule la techno-abondance industrielle, entend-on souvent de la part des critiques anti-capitalistes, est apte à fournir les infrastructures nécessaires à la gratuité et au bien commun. Cependant cette prétendue abondance relève encore de l'échange entre producteurs et consommateurs, séparés comme il se doit pour la bonne cause de l'efficacité du système. Nous pensons donc que nous manquons actuellement dramatiquement d'un étonnement philosophique et historique face à l'invention de l'économie. Dans les prochains numéros, ce bulletin reviendra plus en détail sur les différents fondements de l'économie, pour en critiquer sans concession l'authenticité. Au cœur même de l'invention de l'économie, il existe ainsi cette fiction mortifère de la mesurabilité de ce que nous vivons, à partir de laquelle les prêtres à courtes et longues robes de l'église économique plus ou moins réformée prétendent « faire société ».

Tel est l'objet de ce bulletin : réfléchir ensemble et dans la diversité des approches et des pratiques présentes et à venir, à ce qui rend possible pratiquement cette sortie de l'économie, ici et maintenant. Ce bulletin ne sera donc en rien le lieu d'élaboration d'une nouvelle idéologie ou d'une théorie critique nouvelle, parce qu'il se veut simplement un élément

parmi d'autres apportant sa pierre à la tâche de « comprendre dans quel monde nous vivons » (George Orwell). Car partout la réappropriation de cette faculté de juger notre propre implication à l'économie et la main visible de ses néo-organiseurs, se fait sentir dans nos interrogations, nos doutes, nos désirs, et c'est cette mise en réflexion qui permet

aujourd'hui un « bricolage », des « expérimentations », des remises en cause profondes ou partielles, des résistances collaboratrices ou complètes, l'invention d'utopies concrètes. La « gratuité », le « don », la « décroissance », le « non-marchand », l'« autonomie », l'« auto-gestion » sont autant de termes qui nous paraissent trop imprécis et ambiguës pour signifier un espace politique commun de discussion portant sur ces expériences collectives de réappropriation de plus en plus nombreuses actuellement.

Celles-ci concernent en effet un éventail impressionnant de sujets, comme

l'alimentation locale (autoproduction,

AMAP, jardins partagés) et l'auto-construction, les communautés intentionnelles plus ou moins politisées (squats, co-habitat, écovillages, communes insurrectionnelles pour l'autonomie, assemblées de quartier, etc.), les nouvelles formes de blocage de l'économie par l'occupation des routes, autoroutes, marchés, gares <sup>5</sup>, l'organisation d'échanges et de relations relocalisés (SEL, RES, Cigale, etc.), l'aménagement durable de lieux pour l'autosuffisance écologique (permaculture), la propriété d'usage de ces lieux (CLIP), la santé (par la nutrition et les médecines douces), la sortie graduée ou définitive du salariat et du Travail (autoréductions et détournement du temps de travail), les sabotages contre le Travail et sa gestionarisation, etc. Tel est donc l'objet de ce bulletin, former un espace de discussion sur l'auto-analyse critique et constructive sur ces sujets, à l'aune d'une volonté

<sup>5</sup> En parlant des blocages de l'économie, Gilles Lucas écrit très justement que « tout laisse à penser que le développement de telles tactiques rencontrerait l'impérative nécessité pour les populations de penser des solutions de remplacement aux systèmes aujourd'hui en place. Reste que l'obstacle immédiat à de telles opportunités réside dans la perte devenue extensive des savoir-faire et d'un rapport direct aux choses (nourriture, objets ou techniques). Si l'offensive exige d'abord audace et esprit tactique contre l'adversaire, la commune requiert des connaissances aujourd'hui dispersées dans l'ultraspécialisation. Comment construire, faire du pain, réparer, soigner, planter ? Autant d'activités qui dépendent de spécialistes : cette limite appelle à la recomposition des pouvoirs, de délégations figées et de séparations », magazine *Offensive*, OLS, n°15, septembre 2007, p. 15. C'est donc peut-être une véritable sortie de l'économie par une réappropriation générale, que doit auto-organiser désormais l'assembléisme étudiant.

<sup>6</sup> P.M., *Bolo' bolo*, Editions L'éclat, 1998, à télécharger intégralement sur <http://www.lyber-eclat.net/lyber/bolo/bolo.html>

collective de sortir de l'économie à chaque fois affinée et re-précisée. Ce recul critique sur ces pratiques actuelles nous paraît indispensable, non pas pour fonder un mouvement politique de prise d'autonomie, mais pour rendre celui-ci explicite et à l'abri des quiproquos et malentendus. Il ne s'agit donc pas de critiquer pour critiquer (juger négativement et abstraitement), mais de critiquer pour s'assurer ensemble que nos expériences et désirs personnels sont susceptibles de se dire avec les mêmes mots. Cette intention proprement intellectuelle, on nous la reprochera sans doute, invoquant à juste titre l'urgence écologique, l'envie d'en découdre avec un système inique, et le désir de vivre immédiatement hors de ses contraintes. Nous espérons que l'apparence de manque de modestie, inévitable en la matière, se dissipera avec cette réappropriation que nous visons, y compris celle d'un lexique commun pour se désamarrer progressivement de la machine-travail planétaire<sup>6</sup>.

En 68 il y avait ce tag dans l'amphi de la Sorbonne qui résumait bien toute la perspective de l'économisme révolutionnaire qui voulait simplement un nouveau partage du gâteau, alors que c'est la recette et le cuisinier qu'il fallait défenestrer : « On ne revendiquera rien, on ne demandera rien ! On prendra, on occupera ! » Aujourd'hui ce serait plutôt : « *On ne revendiquera rien, on ne demandera rien ! On désamarrera, on s'auto-organisera !* » Il faut faire en sorte que nous n'ayons plus besoin de l'économie dans chacun de nos actes et moments existentiels, et notamment en faisant circuler dans les liens qui nous rassemblent, les réalisations de la vie autrement qu'au travers de l'échange. Alors on ne peut passer du rien actuel au tout du jour au lendemain. Il y a à notre stade d'intégration dans le Travail (qui ne touche pas un salaire, des allocations, de l'argent au noir ?), des compromis, des bricolages et des compromissions à faire en vue de *tendre vers une sortie de l'économie*. Car au travers de cette « mise en réflexion » sur sa propre implication dans le désastre écologique engendré par la possibilité industrielle et la spatialité d'une interdépendance échangiste mondialisée, et sa participation inaperçue à sa propre aliénation, poser la re-singularisation et la « réappropriation » (dans le sens de l'acquisition d'expériences et de connaissances par des pratiques et expérimentations) au travers de la perspective de l'autonomie (ce pouvoir-capacité à être maître des conditions de sa vie, de sa propre subjectivité radicale), implique une réflexion sur ce qui, dans la vie-quotidienne-sous-la-cloche-de-l'objectivité-économique, peut être des points de leviers, des points de réappropriation partielle, des points pour entamer le dégonflement des « rôles » que nous jouons.

<sup>6</sup> P.M., *Bolo' bolo*, Editions L'éclat, 1998, à télécharger intégralement sur <http://www.lyber-eclat.net/lyber/bolo/bolo.html>

### Nietzsche et l'invention du travail.

« Pauvre, joyeux et indépendant ! - tout cela est possible simultanément ; pauvre, joyeux et esclave ! - c'est aussi possible - et je ne saurais rien dire de mieux aux ouvriers esclaves de l'usine : à supposer qu'ils ne ressentent pas en général comme une honte d'être utilisés, comme c'est le cas, en tant que rouages d'une machine et, pour ainsi dire, comme un bouche-trou pour les lacunes de l'esprit humain d'invention ! Fi ! croire que l'on pourrait remédier par un salaire plus élevé à l'essentiel de leur détresse, je veux dire de leur asservissement impersonnel ! Fi ! se laisser persuader que grâce à un accroissement de cette impersonnalité, à l'intérieur de la machinerie de la société nouvelle, la honte de l'esclavage pourrait devenir vertu ! Fi ! avoir un prix auquel on cesse d'être une personne pour devenir un rouage ! êtes-vous complices de la folie actuelle des nations qui ne pensent qu'à produire le plus possible et à s'enrichir le plus possible ? Votre tâche serait de leur présenter l'addition négative : quelles énormes sommes de valeur intérieure sont gaspillées pour une fin aussi extérieure. Mais qu'est devenue votre valeur intérieure si vous ne savez plus ce que c'est que respirer librement ? Si vous n'avez même pas un minimum de maîtrise de vous-même ? »

Nietzsche, *Aurore* III, Gallimard, coll. "Idées", § 206, p. 215.

Mais l'idée sera toujours de s'arranger pour avoir le moins possible à faire avec cette machinerie sociale, de sorte que nos vies n'apparaissent plus sur les tableaux de bords des économistes et des gestionnaires. Etant de plus en plus invisibles et inaccessibles à l'interdépendance échangiste mondiale par la circulation autre de la réalisation de nos vies, c'est l'économie au fur et à mesure de l'auto-organisation de la désertion collective, qui dégonflera jusqu'à son dépérissement.

Dans cette voie, certains obstacles et fausses lanternes méritent d'emblée d'être signalés. Tout d'abord, il ne s'agit pas de valoriser, pour la préserver, la part non économique restante de nos vies actuelles. D'une part, parce que cette part est généralement déjà au service de l'économie et de son industrie. D'autre part, parce qu'une telle valorisation est la première étape d'une colonisation future par l'économie (qui devient ainsi « immatérielle », « relationnelle », etc.) de ce qui heureusement lui échappait jusque là. Il n'est pas sûr que les deux sphères de l'intérêt et du désintéressement que l'on oppose généralement radicalement, ne soient pas les deux faces de la même monnaie échangiste, le désintéressement étant rendu symétriquement nécessaire par la colonisation de la vie quotidienne par l'économie. Ainsi, la générosité des appels à la gratuité, au don ou au revenu inconditionnel nous paraît être essentiellement factice, car il ne s'agit là que de dégager des lieux d'accumulation de valeurs, comme préalables aux échanges ultérieurs. Nous appelons surtout tous ceux qui n'ont plus l'envie de tourner autour du pot de la critique, à mettre le plus de pieds possibles dans les plats.

Quelques ennemis du meilleur des mondes économiques.

# La religion de l'économie

*Le catéchisme des adeptes de la croissance économique raconté par ceux qui le subissent*



Interview exclusive de Gaston Lafargue, consultant

## **Quel est ton nom ?**

Rouage. Mon deuxième prénom est celui de mon grand-père, Salarié.

## **Quels sont tes parents ?**

Mon père était un rouage, ainsi que mon grand-père et mon aïeul : mais les pères de mes pères étaient serfs et esclaves. Ma mère qui m'a donné la Vie Economique, se nomme Impuissance politique.

## **D'où viens-tu, où vas-tu ?**

Je viens d'une soit-disant « pauvreté » définie par les économistes et je vais à la misère existentielle de l'ennui organisé comme quotidienneté en passant par l'hôpital, les ONG du « développement » et les camps de travail mondialisés, où mon corps subjectif servira de champ d'expériences aux nouveaux Nano-Robots et de sujet d'études aux prêtres à longues et courtes robes de l'économie.

## **Où es-tu né ?**

Dans le choux d'un champ d'équivalence, sous les combles d'une maison qui brûle et que mon père et ses camarades-rouages de travail avaient bâtie.

## **Quelle est ta religion ?**

La religion de l'Economie et de sa croissance infinie.

## **Quel devoir t'impose la religion de l'Economie ?**

Deux devoirs principaux : le devoir de renonciation de ce que je suis singulièrement et le devoir de travail en tant que simple rouage d'une chaîne de travail aujourd'hui mondialisée. Ma religion m'ordonne de renoncer à mes droits d'usage sur la terre, notre mère commune, sur les richesses de ses entrailles, sur la fertilité de sa surface, sur sa mystérieuse fécondation par la chaleur et la lumière du soleil ; Parce que dans l'économie, les produits de mon travail vont devoir s'échanger contre un équivalent en argent, elle m'ordonne de renoncer à mon droit de propriété individuel sur l'activité créative de mes mains, de mon toucher, de mon sentir, de mon désir, c'est-à-dire de ma subjectivité radicale ; elle m'ordonne encore de renoncer à mon droit de propriété sur ma propre personne en tant que ce pouvoir-capacité à satisfaire les multiples dimensions de l'unicité de la Vie désirante qui me traverse de part en part ; du moment que je franchis le seuil de l'atelier, du bureau, du magasin, du chantier, d'une salle de classe, de l'Université, je ne m'appartiens plus, je suis la chose, c'est-à-dire le simple rouage d'une interdépendance générale, d'abord nationale et maintenant de plus en plus mondiale. Je suis le sujet-automate. Ma religion m'ordonne de travailler afin de m'échanger, c'est-à-dire d'échanger ma force de vie contre un salaire, une retraite, de l'argent « au noir », ou une allocation chômage ; et ce depuis

l'enfance jusqu'à la mort et dès l'école, de travailler à la lumière du soleil et à la lumière du néon, de travailler le jour et la nuit, de travailler sur terre, sous terre et sur mer, et bientôt même dans l'espace et dans le monde de l'infiniment petit ; de travailler partout et toujours. Toute ma vie éveillée est aspirée, colonisée et dévorée par ce Moloch du travail, si bien que je perds ma vie à vouloir la gagner.

## **T'impose-t-elle d'autres devoirs ?**

Oui. De prolonger le carême existentiel pendant toute l'année ; de vivre de privations, ne contentant la faim de mon désir qu'à moitié dans les temps séparés des loisirs télévisuellement assistés, sur-organisés et marchandisés, et que l'on appelle les « vacances », un « bon plateau télé », la « fièvre du samedi soir » ou l'attente messianique du prochain « week-end » au début de chaque semaine de turbine ; de restreindre tous les besoins de ma chair subjective et de comprimer toutes les aspirations de mon esprit.

## **T'interdit-elle certaines nourritures ?**

Elle me défend de toucher au foie gras, de goûter au saumon, au homard, aux poissons de chair délicate et me pousse à aller chez « Lidl » et « Auchan », le pays où la vie économique est d'autant plus « vraie » qu'elle est moins chère ; la fatwa publicitaire de ce supermarché n'est d'ailleurs aucunement un

mensonge mais le premier de nos commandements, elle exprime simplement notre propre vérité ; quand toute notre vie est devenue une simple vie économique, alors la vie consiste en une économie libidinale d'achat d'objets-désirs qui nous testent ; cette vie de supermarché est bel et bien « la vraie », c'est-à-dire la vérité de ma réalité de simple rouage d'une interdépendance générale atrophiant toute capacité autonome à se vivre. Un dans la satisfaction d'un seul tenant des multiples désirs de l'unicité de la force de Vie désirante qui nous traverse.



### **Quelle nourriture te permet-elle ?**

Un Big-Mac, des frites ou des « potaetos », des poissons carrés, un ersatz de pain, la soupe populaire, un panier « bio » ou « équitable », des « oeufs » de poules sans plumes, les rebuts de boucherie industrielle. Pour remonter rapidement mes forces subjectives épuisées, elle me permet de boire un vin falsifié ou « bio », du Coca-cola « zéro » ou quelques autres liquides de cosmonaute du travail. C'est la nourriture de notre propre dépossession.

### **Quels devoirs t'impose-t-elle envers toi-même ?**

D'augmenter mes dépenses d'argent car cette interdépendance échangiste ne peut marcher que si je consomme tout ce que je gagne ; de porter des habits standardisés ou « personnalisés », et toujours fabriquées dans les ateliers-textile de Wenzhou ou du Lesotho par les habiles petites mains des meilleures de leurs fillettes ; de ne pas les user jusqu'à la corde, de les jeter aux ordures afin

d'en acheter d'autres rapidement ; et de suivre « la mode » de l'obsolescence vestimentaire que je lis dans les magazines féminins de l'organisation médiatique du grand gaspillage. Simple rouage, je dépends de ma capacité à acheter avec le petit stock mensuel d'argent que l'on me distribue, les produits qui vont m'être

présentés sur les rayons des supermarchés ou du marché « bio » du coin, et qui vont me permettre de survivre, économiquement parlant ; de vivre dans la banalité du mal, la saleté et la vermine existentielles de cette dépendance à l'interdépendance, c'est-à-dire cette nécessité de gagner un salaire en bossant, par exemple en étant payer à donner des coups de tampon comme l'aurait fait Eichmann-le rouage-que-nous-sommes-tous-devenus.

### **Quels devoirs t'impose-t-elle envers la société de croissance ?**

D'accroître la valorisation sociétale, d'abord par ma capacité à me marchandiser dans le travail, par mes compétences à mettre en valeur toutes les éléments inobjectivables dans la tâche même de mon travail, ensuite. Je suis là, en tant que rouage automate de l'interdépendance générale, que pour réifier le monde et les individus concrets et vivants (et ceci que je que je travaille sur un poste de travail dans « l'éducation », la « grande distribution », le « social », « l'informatique », le « e-commerce », ou « l'artisanat », et même dans l'écolopoujadiste « épicerie » du coin).

### **Que t'ordonne-t-elle de faire de tes « économies » ?**

D'en avoir le moins possible, il faut à tout prix les consommer car la qualité de notre interdépendance sociétale est fondée sur notre capacité à échanger le plus possible, il faut donc consommer immédiatement, sans entraves et sans temps morts. Rien ne se garde, rien ne se crée à part de la valeur, tout se transforme et circule le plus rapidement possible, et notamment en payant par ordinateurs interposés à la vitesse de la lumière grâce à la ceinture de satellites qui enserme désormais la Terre.

### **As-tu des droits politiques ?**

L'économie de l'interdépendance m'accorde l'innocente distraction d'élire les législateurs qui forgent les lois pour mettre en condition l'éternisation de notre condition de rouage ; mais il nous défend de nous occuper de politique, c'est-à-dire de nous auto-organiser collectivement dans le vivre-ensemble des gens que nous aimons et rencontrons, et d'écouter les anarchistes.

### **Pourquoi ?**

Parce que la politique c'est le privilège des machinistes en chef (élus ou pas, mais toujours élus de Dieu) de cette transcendante interdépendance générale ; parce que ce l'on appelle faussement « la politique » n'est en fait que la gestion de cette interdépendance d'une Société-Club échangiste en vacance sur l'île des loisirs du Cap d'Agde, où la politique est l'administration des individus réduits à de simples choses à biffer, éplucher, contrôler, objectiver et déplacer.

### **Quel est ton Dieu ?**

L'économie.

### **Est-elle de toute éternité ?**

Nos prêtres les plus savants, les économistes officiels comme les économistes en chef d'ATTAC ou les écologistes, disent qu'elle a existé depuis le commencement du monde ; comme elle était toute petite alors, Jupiter, Jéhovah, Jésus et les autres faux dieux

ont régné à sa place et en son nom ; mais depuis l'an 1500 environ, époque où l'on s'est mis à mesurer la réalité, elle s'invente, grandit, et ne cesse de se déployer en masse et en puissance dans toutes les dimensions du monde et de notre vie. Aujourd'hui, l'économie, à travers la mise en « développement » du Tiers Monde, et son approfondissement dans chacune de nos ritournelles existentielles, domine le monde que les humains ne forment plus.

### **Ton Dieu est-il tout-puissant ?**

Oui. Son culte donne tous les bonheurs de la terre. Quand le Dieu-Economie détourne sa face d'une famille, et d'une nation, elles végètent tels des naufragés du développement, dans la misère économique et la douleur humaine. La



puissance de l'Economie grandit à mesure que la masse des individus en tant que ses simples rouages, s'accroît ; tous les jours elle conquiert de nouveaux pays et des pans entiers de nos vie (dans ses dimensions infrapersonnelles sensibles, affectives, amicales, familiales, etc.) tombent dans le chaudron bouillonnant de l'économie pour que la cuisine des

### **Faire crédit, ouvrir un crédit.**

« Evidemment, c'est ce que vous n'obtiendrez de personne, si on ne connaît pas la couleur de l'argent. Mais si, montrant une couleur plausible et n'étant pas milliardaire, vous obtenez un crédit quelconque, vous serez dans une situation inférieure à celle des galériens les plus diffamés. Vous serez le nègre, l'esclave antique des commerçants fétides qui vous ouvriront les veines en même temps qu'ils vous ouvriront leur crédit, et qui découperont des tranches de votre chair quand il leur plaira. Le plus bas détaillant qui vous fait crédit est votre maître comme le démon est le maître de ses damnés.

Celui à qui ont fait crédit peut se croire en villégiature, c'est-à-dire dans la situation d'un homme que nous supposons dénué de superflu qui, ayant quitté le bien-être de sa maison et renoncé, pour un temps, à ses habitudes les plus chères, à ses amis, à ses travaux, pour l'illusion décevante et horriblement coûteuse d'un air plus pur, se verrait dans les griffes des monstres de la campagne embusqués sur tous les chemins et décidés à ne le laisser fuir que dépouillé complètement, désespéré, à moitié mort - certains d'ailleurs, qu'un inexplicable besoin de souffrir le ramènera infailliblement l'année suivante. Le crédit est au jardinier fort attentif qui vous arrose aussi longtemps qu'il voit en vous un reste de vie, une possibilité de reverdir et de fructifier. Quand s'évanouit cette espérance, il vous arrache pour le feu ou pour le fumier et laboure tranquillement la plate-bande. »

Léon Bloy, *Exégèse des Lieux communs*, Rivages Poche, 2005 (1901), p. 373.

économistes les transforme en valeur ; car toutes les choses de la terre et toutes nos ritournelles existentielles dans

chacune de ses dimensions individuelles singulières et à chaque fois inobjectivables, ont été mis en valeur, c'est-à-dire plantés dans les champs de l'équivalence générale afin d'être échangés entre elles avec de l'argent - la mesure de

cette équivalence de tout avec tout - ; tous les jours le Veau d'or de l'Economie grossit, dégrossit et regrossit le troupeau des salariés et des assistés, qui, leur vie durant, simples variables, sont consacrés à augmenter sa masse d'équivalence ; même quand ils ne travaillent pas, ils se doivent d'obtempérer au service de la consommation obligatoire avec

l'allocation chômage ou le « revenu d'existence » économique qu'on leur distribue.

### **Quels sont les élus du Dieu de l'Economie ?**

Les patrons, les écologistes, les capitalistes, les trotskistes, les rentiers, les syndicalistes, les socialistes, les spéculateurs, les communistes, les banquiers, les altermondialistes et tous les manifestants qui réclament dans la rue une amélioration de leur vie de rouage (comme par exemple la défense du « droit du travail », des « acquis sociaux » ou du « pouvoir d'achat ») pour mieux supporter éternellement cette même condition.

### **Comment l'Economie, ton Dieu, te récompense-t-il ?**

En me donnant toujours et toujours du travail à moi, à ma femme et mes tout petits enfants ! « Le Travail c'est la citoyenneté ! » comme dit le dernier fils de l'Homme en date, Sarkozy.

### **Les élus sont-ils d'une autre race que toi ?**

Les économistes, les capitalistes, les altermondialistes et les écologistes sont pétris du même argile que les salariés ; mais ils ont été choisis entre des milliers et des millions.

### **Qu'ont-ils fait pour mériter cette élévation ?**

Rien. Dieu prouve sa toute-puissance en déversant ses faveurs sur celui qui baigne dans notre impuissance ordinaire. Mais plus l'Élu saura faire partager à ses semblables-rouages, ses propres illusions politiques mégalomaniaques à être le fils de l'Homme pouvant incarner le Veau d'Or dans la chair du tissu vivant des simples rouages, plus il aura de chance d'être l'Élu de Dieu. L'Élu sera alors l'économie incarnée dans le petit peuple de ses créatures, c'est-à-dire que le Verbe de l'Économie se sera fait chair.

### **L'économie est donc injuste ?**

Non. L'économie est la justice même ; mais sa justice dépasse notre faible entendement, car c'est une justice économique et donc divine. En soumettant la réalité du monde et notre réalité subjective à la mesure de la

valeur-argent afin de les rendre équivalents et ainsi échangeables, Dieu nous découvre son monde comme un Ciel mathématique de chiffres, de nombres, de boîtes et de cases. La société économique est ainsi celle de l'invention des formes divines, complémentaires et non pas contraires, de l'égalité et de l'inégalité économique. Certains élus de Dieu préféreront



privilegier l'inégalité économique, d'autres encore la justice économique de l'égalité au sein de la vaste chaîne de l'équivalence des travaux des rouages que nous sommes. C'est là soit le libéralisme économique soit le communisme économique. Cependant de Porto Alegre en passant par Moscou et New-York, Dieu ne peut affirmer sa toute puissance qu'en prenant ses élus, les patrons, les capitalistes, les altermondialistes ou les écologistes, que dans le tas des incapables, des fainéants et des vauriens. C'est-à-dire des impuissants que nous sommes à chaque

instant de notre sur-vie.

### **Comment ton Dieu te punit-il ?**

En me condamnant au chômage ; alors je suis excommunié : on m'interdit la participation à la corne d'abondance de l'interdépendance sociétale, c'est-à-dire que l'on m'interdit la viande, le vin, le feu, et même mon panier bio, mon vélo ou mon panneau solaire. Nous mourrons de faim et de froid, ma femme et mes enfants.

### **Quelles sont les fautes que tu dois commettre pour mériter l'excommunication du chômage ?**

D'être inutile au Spectre de la valorisation générale des choses et des subjectivités vivantes ; d'être incompetent sur les postes de rouage de la chaîne du travail mondial que l'A.N.P.E. me propose. Mais Dieu est BON et GRAND et sa mansuétude ne connaît d'équivalence que sa toute puissance. Ainsi il me donne une chance de me racheter, de faire pénitence et investit alors de son argent sur ma capacité supposée malléable à me former rapidement sur les nouvelles tâches des postes de travail qu'il me proposera et qui sont nécessaires à son auto-accroissement. « Il faut de tout pour faire un monde économique » me disent ses grands prêtres. Et je reçois alors l'hostie de l'allocation chômage qui me permettra de rapidement me ressaisir et de comprendre que je ne peux que m'intégrer à la Mégamachine de l'interdépendance sans laquelle je serais moins qu'un clochard.

### **Quelles sont tes prières ?**

Je ne prie point avec des paroles. Le travail et le vote sont ma prière. Toute prière parlée dérangerait ma prière efficace qui est le travail et le vote, la seule prière qui plaise, parce qu'elle est la seule utile, la seule qui profite à l'Économie, la seule qui crée de la valeur, de la plus-value et l'acceptation de ma ser-

#### **Sortie vernaculaire de l'économie ?**

Dans l'Antiquité romaine, le terme de vernaculaire désignait « tout ce qui était élevé, tissé, cultivé, confectionné à la maison, par opposition à ce que l'on se procurait par l'échange. Autrement dit toutes les subsistances issues de structures de réciprocité inscrites dans chaque aspect de l'existence, distinctes des subsistances provenant de l'échange monétaire ou de la distribution verticale (...) Il nous faut un mot simple, direct, pour désigner les activités des gens lorsqu'ils ne sont pas motivés par des idées d'échange, un mot qualifiant les actions autonomes, hors marché, au moyen desquelles les gens satisfont leurs besoins quotidiens - actions échappant par leur nature même, au contrôle bureaucratique, satisfaisant des besoins auxquels, par ce processus même, elles donnent leurs forme spécifique (...) Ce terme doit être assez large pour désigner de façon adéquate la préparation des repas et la formation du langage, l'enfantement et le divertissement, sans évoquer pour autant une activité privée parente des travaux ménagers de la femme moderne, un hobby ou une démarche primitive et irrationnelle. Nous ne disposons pas d'un tel adjectif. Mais "vernaculaire" peut convenir. »

Ivan Illich, *Le Travail fantôme*, Seuil, 1981, p. 67-69.

itude volontaire à ce Dieu là. Dans le travail que j'effectue cette prière non parlée est alors celle-ci : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. De ce salaire, Prenez en tous ! Ce corps est celui de votre participation mystique à notre interdépendance ». Le corps mystique que forme l'économie est déjà contenu dans le salaire, le vote ou l'allocation chômage. Et nous l'aimons tous.

### **Où pries-tu ?**

Partout : sur mer, dans les airs, sur terre et sous terre, dans les champs, dans les mines, dans les ateliers, dans les bureaux et dans les boutiques. Et même dans une coopérative de produits « bio » et « équitables », dans les salons de coiffure et les colonnes de journaux « alternatifs ». Pour que notre prière soit accueillie et récompensée, nous devons déposer aux pieds de la Méga-machine techno-politico-économique, notre volonté, notre liberté, notre subjectivité et notre dignité. Au son de la cloche ou du réveil, au bip-bip de la montre que nous avons tous, au sifflement de la machine, à la musique d'ouverture du fond d'écran vert et vallonné de « Windows Vista », nous devons accourir ; et, une fois en prière, nous devons, ainsi que des automates, remuer bras et jambes, pieds et mains, souffler et suer, nous mettre à réfléchir, tendre nos muscles et épuiser nos nerfs. Nous devons être humbles d'esprit, supporter docilement les emportements, la violence symbolique et les injures du donneur d'ordre, du représentant hiérarchique et du patron qui gère les différents rouages présents dans un camp de travail particulier, car ils ont toujours raison, même lorsqu'ils nous paraissent avoir tort. Nous devons remercier les rouages-maîtres et les rouages-élus quand ils augmentent nos salaires et réduisent la journée de travail pour que celle-ci se poursuivre inlassablement dans les loisirs. Nous devons encore remercier tous ces élus de Dieu, qui pensent pouvoir proposer

### **« Common decency » et autoproduction jardinière non-monnaire.**

« Lors de nos premières expériences de jardins collectifs d'insertion sociale [jardins en auto-production mis en place par l'association Jardin d'aujourd'hui auprès des exclus de la société économique], les jardiniers nous ont épatés. A la belle saison, lors des premières récoltes, ils étaient réticents à cueillir le fruit de leurs efforts. Lorsque nous proposons de récolter leurs salades pommées à point, la réponse était “ demande à Bertrand, il a des enfants lui, et il en a plus besoin que moi ! ” En discutant plus à fond de ce manque de succès des légumes, nous nous sommes rendu compte de plusieurs choses. Outre le manque d'habitude de consommer des légumes et de savoir-cuisiner, les jardiniers sont réticents à ôter de la vue le produit de leur travail. Dans un des jardins, le groupe était constitué principalement d'hommes célibataires : les salades montaient en fleur, les haricots filaient et les courgettes prenaient des proportions gigantesques. L'important était de montrer aux autres ce que l'on était capable de faire. En récoltant on ne voyait plus rien ! Tout un travail d'initiation à la récolte dut être entrepris à travers la confection de salades de crudités dignes des restaurants trois étoiles. Actuellement encore, on laisse grossir quelques courgettes volontairement afin que le jardinier débutant puisse aller frimer devant son voisinage, même si tout bon jardinier sait que ce type de courgette est tout juste bon pour les cochons. L'expression de la fierté nous semble plus importante dans un premier temps que l'initiation à la dégustation épicurienne d'un gratin de courgette. »

Daniel Cérézuelle et Jardins d'aujourd'hui, “Le jardin dans tout ses états”, n°110, Document de travail des éditions Charles Léopold Mayer, 1999, p. 69

à ce dernier, un « revenu minimum-garanti-à-se-faire-coloniser-par-l'Economie » ou un « revenu-d'existence économique », et pensent là améliorer nos prières. Plutôt que de laisser une plainte s'échapper de nos lèvres nues, plutôt que de permettre à la colère de faire bouillonner notre sang, plutôt que de nous révolter, plutôt que de décider ensemble de nous auto-organiser à construire les chaloupes de notre autonomie collective pour désamarrer du vaisseau-fantôme, nous devons endurer toutes les souffrances, subir l'organisation de l'ennui et de l'irresponsabilité permanente qui traverse nos vies, manger notre « happy meal » sans broncher et boire notre eau souillée de boue, ramper comme une larve vers une urne pour avoir le choix du menu avec lequel nous serons mangés ; car pour châtier notre insolence, l'Economie arme le maître-CRS de canons et flash-balls, de cercles d'économistes, de prisons, d'instituts de politologie et d'asiles psychiatriques. Tandis que l'appareillage idéologique de l'existence médiatique, affairé à mettre en condition la possibilité de notre auto-réification,

nous assiste suffisamment mentalement pour se passer le plus possible de toute cela.

### **Recevras-tu une récompense après la mort ?**

Même pas. Après la mort, le tissu biopolitique de l'Economie se déchasse du corps subjectif qu'il a inlassablement traversé, épuisé et pompé comme un vampire toute une vie, pour revenir habiter - tel la colombe de l'Esprit économique qui descend du Ciel -, le corps subjectif « neuf » de celui qu'il pourra à nouveau occuper momentanément afin de s'auto-reproduire dans un tel sujet automate. C'est alors que dans la mort, je naîtrais bien curieusement et pour la première fois, à ma Liberté jamais vécue. Et c'est de cette seule perspective, que certains voudraient aujourd'hui bien se séparer définitivement.

### **Merci à toi Gaston, et bon vent !**

Gaston Lafargue. Belle-île en mer, 2007.

# LE SABOTAGE

## COMME

# ✂ SORTIE DE L'ÉCONOMIE

### 1. L'impossible « travail bien fait »

L'importance du « travail bien fait » n'a pas disparu des entreprises, petites ou grandes. Quiconque a exercé un travail salarié a pu constater que la plupart des tâches y étaient généralement exécutées avec soin. Les travailleurs s'attachent à accomplir un travail de telle sorte qu'il soit de qualité à leurs propres yeux. Ils ne font pas cela prioritairement pour être reconnus ou récompensés. Ce « travail bien fait » n'est pas ce qui est inscrit dans les plannings, les tableaux de bord, les fiches de paie ou le taux de croissance de leur pays. Seul le travailleur est à même de qualifier ainsi son travail, ainsi que, parmi ses collègues, ceux qui occupent le même type de poste que lui. Ce travail est par ailleurs mesuré, géré, évalué, contrôlé, vendu... mais alors il devient autre chose. Une fois de tels chiffres additionnés, l'entreprise peut être rentable et produire, mais le « travail bien fait », lui, peut faire défaut d'après ce qu'en éprouve intimement le travailleur dans sa tâche. Inversement, le sentiment de ne pas être reconnu dans son travail signale l'exécution d'un « travail bien fait » dont l'organisation n'a que faire, eu égard à ses objectifs. Le salarié peut être injustement réprimandé alors qu'il faisait bien son travail (selon son point de vue), ou au contraire félicité alors qu'il a bâclé son travail ou que cela lui était indifférent ou facile.

La bonne marche de l'entreprise nécessite cette sorte de coïncidence, qui paraît contre nature aux marxistes, en-

tre le « travail bien fait » et son objectivation chiffrée. Il est vrai qu'elle n'est rien d'autre que problématique et précaire, voire mutilante. Elle suppose en tout cas une socialisation prolongée à l'univers scolaire (voir encadré). Le souci du travail bien fait coïncide alors avec l'acceptation du verdict de la note, du chiffre et du classement rendu public. Selon un telle posture enseignée à l'école, les dispositifs d'évaluation ne sont pas critiqués mais l'on réclame au contraire que l'on en tienne compte, ou bien qu'on en améliore la précision. C'est qu'ils ne sont pas vu comme des dispositifs de contrôle mais comme des moyens de faire coïncider et coexister (sans jamais les fusionner) « le travail bien fait » et le travail objectivé par et pour l'organisation de travail. Les situations de travail dans l'économie ressemblent donc beaucoup à celles du système éducatif. On comprend donc que la non-scolarisation à l'ordre marchand <sup>1</sup> devient un handicap à l'entrée sur le marché du travail, alors même que l'essentiel du contenu des savoirs enseignés n'a aucun intérêt pour l'exécution future du travail dans les entreprises.

Cet attachement au « travail bien fait » semble si répandu que certains spécialistes du travail, comme le psychologue Christophe Dejours, en viennent à le naturaliser :

*“Mais de toute façon, au delà des catalyseurs*

*externes que sont la peur et la reconnaissance, il est difficile pour un travailleur de consentir à un travail de mauvaise qualité, car alors le travail renvoie une image dégradante de soi qui ruine, à terme, l'amour de soi et sape ainsi les bases mêmes de la santé mentale.”<sup>2</sup>*

Cette naturalisation du souci du travail bien fait permet en effet de rendre intelligible la souffrance au travail des salariés, dans le contexte actuel. Car ce souci est mis à mal par le management lui-même, qui compte sur le zèle des salariés pour absorber la désorganisation du travail induite par la gestion des aléas. Ces aléas sont très souvent dus à des changements d'objectifs très rapides, tel client devant être livré en priorité par rapport à un autre. Faute de pouvoir « stocker » le travail à faire (ce qui leur donnerait un certain pouvoir personnel dans l'entreprise), les travailleurs doivent alors passer très vite d'une tâche à l'autre, et de ce fait accepter parfois de dégrader l'idée qu'ils se font du « bon travail ». Cette dégradation du travail peut se faire jusqu'à un certain point, au delà duquel c'est toute l'entreprise qui serait mise en échec.

<sup>1</sup> Deun, « La scolarisation à l'ordre marchand », [www.decroissance.info](http://www.decroissance.info), 2005.

<sup>2</sup> in Michel Husson (dir.), *Travail flexible, salariés jetables*, La Découverte, 2006, p. 61.

Si la désorganisation du travail par ceux qui doivent l'organiser (les managers) est possible, c'est donc parce que les travailleurs réalisent, en prenant sur eux-mêmes, un mélange subtil de zèle (en allant au delà de leur périmètre d'action habituel) et de travail bien fait (en s'attachant affectivement à la qualité de ce qu'ils font). C'est dans ce contexte qu'apparaissent la sur-implication au travail et ses pathologies (allant jusqu'à des suicides sur le lieu de travail), mais sans doute aussi la sensation d'être un héros quand les objectifs sont atteints.

Afin d'absorber la désorganisation du travail, la stratégie des managers consiste donc à décloisonner au maximum les services. Dans l'idéal, tout le monde a accès à toutes les informations, et la « pression client » (chiffrée sous forme de priorité, de délai, de risque financier, etc.) est présente à toutes les étapes de la production de biens matériels ou de services. Dans cette quête de transparence, il importe de briser les collectifs de travail, lesquels s'organisent sur la base d'un métier ou d'une spécialité, ou encore d'un service ou d'une même localisation géographique. A cela, il convient de préférer la « mise en réseau » des travailleurs collaborant grâce à des données objectives circulant informatiquement, sans autre contrainte que la pression temporelle. La sous-traitance et la précarisation des salariés viennent compléter cette gestion visant une collaboration aussi pure que possible à l'organisation, de par l'informatisation du travail (voir

encadré "travailler ensemble sparemment").

L'objectif de cette gestion n'est pas seulement l'exercice d'une domination. Ce n'est pas cette domination qui est seulement condamnable mais les finalités des entreprises, ce qu'elles produisent et ce qu'elles vendent. Ou plutôt, le fait que ces aspects du travail finissent par ne plus avoir d'importance. Ces finalités, ce ne sont pas plus les managers que les simples salariés qui les décident. Un déplacement du rapport de force à l'intérieur de l'entreprise (pour illusoire que soit cet objectif actuellement) laisserait intactes les contraintes extérieures à l'entreprise. Seul un quant-à-soi des travailleurs salariés permet, non seulement de relativiser les objectifs de l'entreprise en dépit de toutes les injonctions à les atteindre, mais aussi de faire un usage des « acquis sociaux » qui permette d'extraire du temps de vie hors de l'économie n'alimentant pas

*in fine* la machine-travail planétaire <sup>3</sup>.

Au lieu de prendre pour argent comptant la mobilisation subjective des travailleurs (qu'il s'agisse de dénoncer leur souffrance ou au contraire de montrer que, malgré tout, ils parviennent à y trouver leur compte), il importe plutôt de montrer en quoi cette mobilisation n'est ni naturelle, ni massive, ni obligatoire. Les pratiques de résistance existent tout autant que le zèle et le souci du « travail bien fait ». Ces pratiques ont toutes en commun de préserver la santé des travailleurs qui en font usage, en stockant sous diverses formes des réserves de temps, de travail, d'information, de solidarité qui leur permettent de répondre aux aléas et aux demandes de gain productivité, et éventuellement de refuser d'y prendre part <sup>4</sup>.

L'expérience que désigne la curieuse expression de "travail bien fait" se situe à un noeud particulier de la conscience du travailleur, là où le fonctionnement

### La scolarisation à l'ordre marchand

Les situations de travail ressemblent à s'y méprendre à ce dont nous a habitué le système éducatif. Ainsi, dans cette enquête sur un centre d'appel (a), les travailleurs se plaignent que l'on ne tienne pas assez compte de leurs performances telles qu'elles sont mesurées par le logiciel qui supervise - à l'extrême - leur travail. Le niveau Bac+2 demandé n'a rien à voir avec un savoir-faire exigé pour le poste (la formation interne à l'entreprise ne dure que 2 semaines) mais reflète une attente quant au « savoir-être » tel que transmis par le système éducatif. « *En ce sens, les revendications portent moins sur un accroissement de l'autonomie et des marges d'initiative que sur la validation du travail accompli et son encouragement. Il y a, et plus particulièrement chez les conseillers de clientèle, des propos et des attitudes qui rappellent à plusieurs titres les attentes des élèves à l'égard de l'école et des enseignants. Ils ne demandent pas moins de notes, mais plus de notes et des notes plus justes tenant compte de leur effort et de leur investissement.* » (b).

L'école privilégie une forme d'intelligence formelle, où l'esprit est occupé à trouver son chemin en fonction d'un objectif arbitraire. « *C'est moins ce que l'on apprend qui compte que la tournure d'esprit qui permet d'absorber n'importe quel savoir sans emploi (selon la formule "il faut apprendre à apprendre"), d'assimiler n'importe quelles informations sans se poser de question, afin de mieux les manipuler selon des règles formelles.* » (c)

(a) Olivier Cousin, « Les ambivalences du travail. Les salariés peu qualifiés dans les centres d'appel », *Sociologie du travail*, 44/2, 2002.

(b) *Ibid.*

(c) "La menuiserie et l'ébénisterie à l'époque de la production industrielle", revue *Notes & Morceaux choisis*, n°6, 2004, p. 23.

<sup>3</sup> P.M., *Bolo'bolo*, L'éclat, 1998 [1ère édition 1983]. Texte disponible à l'adresse : <http://www.lyber-eclat.net/lyber/bolo/bolo.html>

<sup>4</sup> Emile Pouget a bien montré en quoi ces pratiques relevaient d'une lutte anticapitaliste, en tant que refus, ici et maintenant, de réaliser le surtravail qu'exige le rapport salarié-employeur (et probablement aussi tout rapport vendeur-acheteur), c'est-à-dire la part d'effort qui n'est pas nécessaire à la subsistance du salarié, mais qui l'est pour le fonctionnement de la mégamachine économique. Emile Pouget, *Le sabotage*, Mille et une nuits, 2004 [1ère édition vers 1911].

de l'organisation est prise en charge intimement et sans distance. Ceci n'est pas banal. Car l'opposition est radicale, entre l'étroitesse du rôle où nous sommes enfermés et la responsabilité que suppose le gigantisme des organisations de nos sociétés industrielles. En tant que travailleur, les occasions d'accéder à une vision suffisamment large des prolongements de nos actes sont rares. L'exploration de ces prolongements est interdite, non pas directement pas le pouvoir et la hiérarchie, mais par un malaise que le bavardage managérial ou la dérision camouflent facilement.

Jean Sur a ainsi formidablement détaillé en quoi l'univers purement fonctionnel des entreprises (y compris celui du "service public") renvoyait chacun à sa propre intimité, tant il était

impossible d'y parler et d'y trouver un semblant de vérité :

« S'ils occupent des fonctions de responsabilité, s'ils ont à faire face à des tâches complexes, ou tout simplement s'ils prennent intérêt à leur travail, ils mettent en œuvre leurs facultés intellectuelles, mais seulement en vue du fonctionnement et de la production, jamais pour approfondir leur réflexion sur l'entreprise ou la signification de leur statut de travailleurs. Ces interrogations, s'ils les formulent, relèvent de leur *for interne*, elles n'ont pas leur place au travail. La soumission à laquelle les travailleurs sont habitués et les réflexes de défense qu'elle a suscités en eux ont en effet abouti à la distinction rigoureuse du *for interne* et du *for externe*. Toute l'activité du travail se situe au *for externe* :

l'exercice de la liberté critique s'y situe dans les limites d'un cadre qui n'est pas à remettre en question. Le *for interne*, c'est-à-dire la liberté critique que la personne exerce sur les contraintes qui lui sont imposées et sur les compromis qui lui sont proposés est exclu du travail. » (Jean Sur, *Une alternative au management*, p.64).

L'authenticité de l'expérience du travail est donc en permanence ajournée. Les mots manquent pour la dire car la seule parole autorisée, celle de la bêtise managériale et de la convivialité de pénurie entre "collaborateurs", est fausse et bruyante. Dire que la souffrance au travail a un quelconque rapport avec l'organisation du travail, c'est renoncer à donner du sens à cette souffrance, pour la ramener à des problématiques qui finalement concernent toujours l'efficacité de l'organisation (la souffrance et la maladie rendant moins productif). Non, la souffrance au travail a d'abord à voir avec la situation ordinaire du travailleur en tant que rouage, condamnés à faire semblant de n'être que cela. Réussir à y vivre en tant que rouage ne devient la norme qu'au prix d'une naturalisation de cette situation, confirmée par l'imbécilité managériale certes, mais également par des expressions telles que "travail bien fait" ou "conscience professionnelle". Ces "expressions" n'en sont pas d'ailleurs, puisque que leur fonction sociale est justement d'annuler l'expression collective de certaines expériences intimes. Ainsi les propos sur le "travail bien fait" peuvent occulter l'impossibilité de faire un travail ayant un sens et une valeur en lui-même. Ou bien le concept de "conscience professionnelle" masque l'impossibilité de critiquer une profession auprès de ses pairs.

Quand la signification d'expressions populaires servent à désigner l'inverse de ce qui est expérimenté et vécu tous les jours, alors c'est qu'il y a quelque chose de pourri au royaume du langage. Pour retrouver l'accès aux autres et à nous-mêmes, pouvons-nous nous passer de l'accès au langage ?

### Travailler ensemble séparément

L'usage de l'informatique pour organiser le travail de « groupe » (groupware) est essentiel pour exercer cette pression sur l'individu isolé, plutôt que sur un collectif de travail. Ainsi Sylvie Craipeau, spécialiste en gestion du travail informatisé, affirme que : « *L'usage du groupware semble clarifier les attentes de rôle, accroître leur cohérence, mais accroître dans le même temps les situations de conflits entre ces attentes, multipliant en quelque sorte les situations où les demandes contradictoires, ou perçues comme telles, peuvent s'exprimer. On voit que le groupware opère en quelque sorte un transfert des tensions liées aux rôles organisationnels vers l'individu. Il permet un accroissement de demandes contradictoires, liées à un accroissement du nombre d'interlocuteurs. De ce point de vue il se traduit aussi par une augmentation de charge de travail, notamment d'un point de vue cognitif. On voit que le groupware renforce la coopération, dans le sens que Marx a donné à ce terme, c'est-à-dire qu'il renforce les capacités de coordination nécessitées par la division du travail tout en évitant la résistance des collectifs ainsi rassemblés, à l'égard de la direction, c'est-à-dire en évitant la coopération horizontale entre salariés* » (1),

Cette collaboration n'est donc pas de nature bureaucratique (exigeant une loyauté des travailleurs envers l'organisation et ses objectifs, un engagement sous la forme d'un volontarisme) mais est obtenue par les outils de gestion informatisée, lequel médiatisent la coopération entre travailleurs en la dissociant des phénomènes de socialisation à une équipe, un service, un groupe (2). Autrement dit, l'informatique s'interpose entre les travailleurs, en lieu et place des anciennes relations. La qualité de l'ambiance de travail entre collègues travaillant ensemble en un même lieu, bonne ou mauvaise, devient étrangère à la qualité du travail effectivement réalisé. Il s'agit d'une pure sociabilité déglagée des enjeux et des conflits liés à ce que font ces personnes quand elles accomplissent leur tâches.

(1) Sylvie Craipeau, *L'entreprise commutante. Travailler ensemble séparément*, Lavoisier, 2001, p. 135.

(2) *Ibid.*, p. 119.

## 2. Le sens du sabotage

Sans poser la question des finalités et des conséquences des activités humaines, il n'y a aucun moyen de différencier le sabotage du « travail bien fait ». Faire dévier une entreprise de ses objectifs assignés nécessite soin, persévérance, esprit d'initiative, toutes qualités que l'on exige habituellement des travailleurs.

Mais le sabotage a aussi un sens, sans doute plus fort, quand il est réalisé non pas pour faire échouer le travail d'une organisation, mais simplement pour prendre acte - nous verrons par la suite en quoi - de l'opacité concernant les finalités de ce travail. Or cette opacité est au principe même de la croissance économique, qui a institué comme un but en soi la participation de chacun à un ensemble qui nous dépasse toujours d'avantage.

L'invocation du souci (voire de l'amour) du « travail bien fait » est donc malheureusement sans fondement dans un monde où le travail n'a de sens

énergétique qui s'amenuise de jour en jour. Pour qui a le privilège (ce qui n'est pas rare, dans nos contrées) d'avoir encore la tête hors de l'eau, la participation aveugle à une organisation de travail

est de moins en moins vivable, tant il est difficile d'en saisir les tenants et les aboutissants. Car ce que vend une entreprise n'est bien souvent qu'un maillon d'une longue chaîne d'intermédiaires, fonctionnant en amont grâce à des matières premières dont l'exploitation et les conditions d'importations sont massivement ignorées.<sup>5</sup>

« Plus que jamais, on n'est "motivé" dans son travail que quand

on est ambitieux socialement, quand on a envie de faire gagner beaucoup d'argent à son entreprise, et d'en gagner beaucoup soi-même. Pour les autres, ceux qui ne sont pas spontanément et entièrement acquis à la cause de



que pris dans un ensemble que nous savons instable, notamment parce que reposant sur l'exploitation à distance de travailleurs que nous ne connaissons pas, et sur un machinisme ne fonctionnant qu'avec un capital

<sup>5</sup> Songeons par exemple au coltan, utilisé par exemple dans les téléphones et ordinateurs portables actuels. Ce minéral rare, présent à 80% sur le territoire de l'ex-Zaïre, fut à la source d'un conflit à partir de 1998, que l'on peut qualifier de troisième guerre mondiale, d'après le nombre de pays engagés (7 pays africains, sans compter les puissances occidentales fournissant les armes) et le nombre de morts (au moins 3 millions). Les intérêts des fabricants occidentaux achetant les minerais de la région sont tels qu'il est impossible d'arrêter les massacres. On peut aussi songer aux métaux extraits des épaves d'ordinateurs et matériels électroniques par des populations chinoises ainsi intoxiquées, ainsi que les écosystèmes environnant. Comment s'assurer que le cuivre qui composera la génération suivante de matériel hi-tech n'est pas issu d'un tel travail ?

### Note sur l'artisanat

« C'est cela qui définit profondément l'artisanat : un mode de relations sociales où non seulement le procès de production est contrôlé par le producteur, mais où le *procès d'ensemble reste interne au groupe*, et où producteurs et consommateurs sont les mêmes personnes, avant tout définies par la réciprocité de groupe. »

« Il est de même faux de dire que, dans l'ouvrage artisanal, l'artisan est "maître de son travail" et du "produit de son travail". Car il n'est pas dans la situation d'un individu autonome en position de "contrôle", c'est-à-dire d'extériorité productive. Définir l' "ouvrage" comme procès de travail concret, par opposition au travail industriel, ne suffit pas : il est *autre chose que du travail*. De même qu'il n'y a pas de séparation entre une sphère de producteurs et une sphère de consommateurs, il n'y a pas non plus de séparation véritable entre une force de travail et un produit, entre une position de sujet et d'objet : l'artisan vit son ouvrage dans une relation d'échange symbolique, c'est-à-dire comme abolition de la définition de lui-même en tant que "travailleur" et de l'objet en tant que "produit de son travail". »

Jean Baudrillard, *Le miroir de la production*, 1975, p.68

l'Economie déchaînée, il n'est pas facile d'échapper au constat que travailler sans contribuer d'une façon plus ou moins intolérable au scandale qu'est notre société relève de l'exploit. Il y a dans notre génération comme une conscience diffuse et douloureuse, qu'il est de plus en plus difficile de ne pas être un salaud, dans ce qu'on fait au quotidien et qui nous fait vivre. »<sup>6</sup>

Comment considérer comme loyale la collaboration demandée au sein d'organisations dont les objectifs sont généralement soit absurdes<sup>7</sup>, soit carrément nuisibles ? Il n'est pas jusqu'au salarié du développement durable et de l'écologie qui n'œuvre pour la croissance de chaînes de délégations toujours plus grandes et qui, au lieu de rétablir le lien par lequel les populations pourraient ajuster leur train de vie aux ressources de leur environnement comme à l'ici et maintenant de leur vie immédiate, le défonce encore un peu plus, en toute bonne conscience. Dans ces conditions comment défendre ce souci du « travail bien fait », alors qu'il n'y a rien de commun entre la situation de travail du salarié occidental et celle qui justifierait un abandon de soi dans l'accomplissement d'une œuvre, qui vaudrait uniquement pour elle-même, ou pour un collectif restreint d'utilisateurs comme ce serait le cas pour un travail véritablement artisanal ?

Reste que l'on trouve fréquemment chez les travailleurs salariés une volonté de sauver les apparences d'un travail finalisé, que les spécialistes du travail ne se risquent jamais à contredire, tant les complications technologiques et l'abondance de biens disponibles à la vente paraissent tenir en respect les plus disposés à critiquer l'ordre social. Paradoxalement, cet « imaginaire artisanal » du travail bien fait, si peu adéquat à nos environnements de travail industriels (dont le secteur dit tertiaire fait partie, au titre de l'isolement de l'individu dans une activité dont il

## Faire semblant



« On pourrait surtout rendre compte par-là de ce mal des entreprises dans lequel il faut reconnaître, même en ces temps lourds de tant d'autres angoisses, une souffrance très grave : le sentiment poignant de faire semblant. Ce mal, tout dans notre société le refoule et le nie. Haro sur les travailleurs du service public qui osent s'en dire atteints ! Souffrance interdite, non prévue par le code, et tolérable seulement chez ceux qui n'ont pas les moyens de l'exprimer ! Pourtant, qui contemple les gens des entreprises d'un œil non habitué sent à quel point elle leur colle à la peau. Quelque chose empêche la vie d'entrer dans ces lieux, une ombre qui flotte, le soir, dans les bureaux déserts, dans les ateliers soudain inquiétants. Quelque chose fêle les rires, les relations, les amitiés. La vie n'habite pas ici. Elle n'y a pas sa place. On veut la lui donner, on amène des photos d'enfants, des bouquets, des confidences. Ou on prend des mines, on feint de s'exalter sur des chiffres. Mais la vie reste aux portes de l'entreprise, aux portes des cœurs de ceux qui y travaillent, aux portes de notre société. Elle est comme une puissante mendicante qui erre et tourne, on entend son souffle et l'absence que ce souffle révèle et creuse est effrayante. Si l'on est si résigné dans les entreprises, ce n'est pas tant qu'on manque de courage, c'est peut-être qu'on préfère de repérables, de familières souffrances à la vérité de ce qui manque. »

Jean Sur, *Une alternative au management. La mise en expression*, Syros, 1997, p. 22

ne peut s'approprier les produits), est souvent le point d'appui des descriptions complaisantes (sous prétexte de neutralité scientifique) de la « virtuosité technique » ou de l'engagement subjectif dans « la relation de service » des travailleurs enquêtés. Alors que les activités artisanales supposent des con-

ditions très particulières (comme l'identité des producteurs et des consommateurs - voir encadré), on ne semble pas s'émouvoir de l'existence d'une posture artisanale, en l'absence de telles conditions. On fait comme si l'intérêt intrinsèque des tâches, la convivialité entre collègues et une

<sup>6</sup> Matthieu Amiech, Julien Mattern, *Le cauchemar de Don Quichotte. Sur l'impuissance de la jeunesse d'aujourd'hui*, Climats, 2004, p. 125.

<sup>7</sup> ... consistant par exemple à satisfaire les demandes, quelle qu'elles soient, de quiconque a de l'argent (le client) pour occuper les travailleurs qui en ont la charge (les salariés). Voire, comme c'est aussi souvent le cas, à inventer des exigences qui ne sont même pas formulées par les clients, mais qui permettent de maintenir la discipline dans les entreprises.

## La médaille du travail.

« Pour compléter l'œuvre d'asservissement, il est fait appel à la vanité humaine : toutes les qualités du bon esclave sont exaltées, magnifiées et on même imaginé de distribuer des récompenses – la médaille du travail ! – aux ouvriers-caniches qui se sont distingués par la souplesse de leur épine dorsale, leur esprit de résignation et leur fidélité au maître. De cette morale scélérate, la classe ouvrière est donc saturée à profusion. »

Emile Pouget, *Le sabotage*, Mille et une nuits, 2004 [1ère édition vers 1911], p 41.

rémunération suffisante définissaient ensemble un horizon honnête à atteindre, et comme si la souffrance au travail n'était liée qu'à ces différents paramètres.

Forts de cette posture artisanale non remise en cause, la plupart des travailleurs sont con-

duits à adhérer par défaut aux objectifs de l'entreprise, afin de se consacrer pleinement aux tâches concrètes qui leur sont confiées, dans l'espoir de se constituer un « capital » de savoir-faire ou de savoir-être par lequel il

## Pour une histoire de la résistance ouvrière au travail

« Les théoriciens de la modernisation ont minimisé ou ignoré la résistance ouvrière au travail et l'usage qui fut fait de la force pour assurer un rendement accru. Cette théorie, qui considère les ouvriers dans leur adaptation progressive à l'usine, a sous-estimé la ténacité de l'absentéisme, du sabotage, des retards, des ralentissements et de l'indifférence - phénomènes qui posèrent d'énormes difficultés tant aux révolutionnaires espagnols [en 1936-1939, et notamment appartenant à la CNT et l'UGT qui organisèrent le travail dans les usines (a)] qu'à la coalition française du Front populaire. Il est malheureusement à peu près impossible de mesurer avec exactitude le très grand nombre de refus du travail. Le mutisme des ouvriers a empêché de lever le voile sur les actes les plus importants de leur classe. Les actions " subversives " - destructions de machines, chapardages, ralentissements du travail, maladies simulées, sabotages - sont rarement revendiquées et exceptionnellement rendues publiques. Il va de soi que les partis politiques et les syndicats qui prétendent représenter la classe ouvrière rechignent à décrire leurs membres autrement que sobres, sérieux et travailleurs, dans des pays qui valorisent par-dessus tout le développement des forces productives. Ce qui est le plus intéressant et le plus important est souvent le plus difficile à trouver, et c'est généralement uniquement dans les archives patronales et policières que ces sujets sont traités. Or si la discrétion des ouvriers empêche toute mesure statistique du phénomène, la résistance au travail pendant les années 1930 n'en doit pas moins être considérée comme une part essentielle de la vie ouvrière à Barcelone et à Paris. »

Michael Seidman, *Pour une histoire de la résistance ouvrière au travail. Paris et Barcelone pendant le Front populaire français et la révolution espagnole 1936-1939*, Brochure d'Echanges et Mouvement, disponible sur le site mondialisme.org

(a) Pour une révision critique du rôle de la CNT et FAI, c'est-à-dire du mouvement libertaire, dans son propre échec lors de la guerre d'Espagne, voir le livre d'Antoine Gimenez et les Giménologues, *Les Fils de la nuit. Souvenirs de la guerre d'Espagne, 1936-1939*, L'insomniaque-Giménologues, 2006.

est possible d'assurer sa survie, voire son indépendance. Malheureusement, une telle course ressemble au supplice de Tantale car les conditions qui rendraient possibles le travail artisanal sont toujours moins à portée de main, au fur et à mesure que la machine-travail planétaire grossit. C'est ainsi que l'attachement au travail bien fait devient une véritable idéologie préservant la croissance économique de la nécessité politique d'être justifiée. La récente invocation de la valeur-travail au sein de l'établissement politique de droite et de gauche revient à prendre acte de cette fausse évidence partagée par les travailleurs, et sur laquelle l'équipe politique de M. Sarkozy a choisi de s'appuyer pour étendre la discipline régnant dans les entreprises à l'ensemble de la société. Puisque la grande majorité des travailleurs a accepté l'idée qu'un travail puisse être « bien fait » sans autre considération sur son contenu et ses finalités (ou plutôt, de son absence de finalité), les citoyens sont prêts à accepter la discipline sociale pour elle-même.

Paradoxalement, le sentiment d'appartenance procuré par la participation à une telle machinerie sociale conduit à détruire les liens sociaux qui seuls peuvent donner une consistance à ce sentiment. De même que la recherche d'efficacité et la virtuosité au travail appellent une rationalisation future qui rendra impossible cette virtuosité, l'adhésion aux logiques disciplinaires jusque hors des entreprises conduit à rendre les personnes toujours plus vulnérables et dépendantes.

Un siècle après Emile Pouget, nous pouvons dire que la morale dominante exalte et magnifie non seulement les qualités du bon esclave, mais aussi celles du robot, ayant perdu toute faculté d'imaginer ou d'anticiper les conséquences de ses actes.

### 3. Comment saboter ?

Du point de vue du travailleur désireux de sortir de l'économie, la créativité déployée ne peut être de l'ordre du "travail bien fait", puisqu'un tel travail fait croître l'économie. Le terme de sabotage se justifie donc par opposition directe au "travail bien fait", comme espace de possibilités concrètes à confronter avec une sortie de l'économie.

La créativité déployée dans les actes de sabotage relève de deux genres d'activité : le premier réside dans la réalisation du sabotage lui-même, en tant qu'il rend possible d'autres activités que celles prévues par l'organisation de travail (notamment par le détournement de temps alloué par le management). Le deuxième type d'activité est relatif aux activités rendues possibles par le sabotage, réalisées pendant le temps de travail. Ces deux types d'activités sont susceptibles de procurer la même estime de soi que le "travail bien fait", lequel est habituellement réalisé en vase clos vis-à-vis de ses implications.

Un des obstacles au sabotage (dont avaient bien conscience les syndicalistes qui, il y a un siècle, le proposaient comme complétant la panoplie des moyens de résistance des travailleurs) réside dans le jugement moral à son encontre, jugement négatif et qualifiant de négatif voire contre-naturel un tel acte. Le sabotage est vu comme un acte nuisible en soi, de la même façon qu'il a été possible d'appeler un "travail bien fait" n'importe quel travail. Le même ethos au travail a produit les mêmes prises de position prêtes à l'emploi,



justifiant de ne pas s'interroger sur les finalités du travail, de ne pas en parler, de qualifier de "philosophiques" (donc abstraites) de telles discussions (alors que le caractère d'abstraction est évidemment du côté des tenants du travail bien fait) et finalement de se priver de toute capacité d'imagination et de sensibilité sans lesquelles il n'est pas possible de se sentir vivant et à sa place dans le monde.

Dans le cadre de la croissance sans fin de la machine-travail, le sabotage bien fait est pourtant moins destructeur que le travail bien fait. Il est aussi un premier pas vers une sortie de l'économie, de par un certain nombre de caractéristiques qu'il rassemble en un tout cohérent (au contraire du travail bien fait qui reste empêtré dans ses contradictions), et que nous allons détailler maintenant.

Tout d'abord, nous l'avons vu précédemment, la condition de rouage du travailleur, tel que celui-ci se trouve inséré dans la machine-travail, est le préalable à toute posture concernant le travail. Le sabotage ne supprime pas cette condition mais son déploiement se base très consciemment sur cette réalité. Au contraire, le "travail bien fait" ne fait que l'occulter car il a besoin d'un tel déni pour exister. Le sabotage

est d'abord une visée consciente en direction de ce que n'est pas censé regarder le travailleur en temps normal : l'organisation de son travail et de celle d'autrui (collègues, sous-traitants), le degré de contrôle par le management de cette organisation, les usages finaux de son travail, ce que fait globalement l'entreprise, les im-

PLICATIONS que cela a dans la société globale et sur les milieux naturels, localement et ailleurs. Tout cela concerne le travailleur, à la fois en tant que personne douée de sensibilité et d'émotion immédiates, mais aussi en tant qu'être vivant capable d'articuler cette sensibilité au pouvoir de se représenter le monde au-delà des limites de son corps. Est-il besoin de préciser que les idéalités économiques, en agissant par simplifications et abstractions successives, sont relativement étrangères à un tel souci ?

Nous ne considérons donc pas le terme de "sabotage" dans le sens étroit qu'il a habituellement : acte purement défensif, illégal, voire illégitime et désespéré quand il est exercé solitairement. Il est en effet aberrant que la normalité soit du côté du consentement zélé à un travail parcellaire (quelle que soit la qualification et le niveau de diplôme requis), et non de celui d'un quant-à-soi vis-à-vis de tout acte efficace tel qu'exigé du morceau de la mégamachine que l'on est chargé de faire fonctionner. Le colloque singulier de chacun avec sa propre situation de travailleur-rouage est le plus souvent évité à peu de frais, notre propre poltronnerie étant confirmée par celle des collègues, et bien entendu aussi par la bêtise

managériale déployée par les chefs hystériques, les consultants décadents, les leaders syndicaux au chevet du “capital humain”. Nous devenons alors les gardiens d’une prison qui n’auraient pas conscience qu’ils sont en prison, au contraire des prisonniers.

Le sabotage comprend donc toutes les pratiques non-professionnelles possibles, dont nous avons vu que nous pouvions les ranger en deux catégories : les pratiques de détournement du temps de travail (freinage), les activités autonomes ainsi rendues possibles (“travail pour soi”). Dans la littérature spécialisée sur le travail, bien qu’attentive et bienveillante envers les travailleurs, ces catégories sont généralement citées dans la confusion au lieu d’être articulées de manière cohérente, comme si le travailleur rechignait à l’effort seulement pour contester le pouvoir de sa hiérarchie ou seulement parce qu’il est mal payé, et non pour ses besoins et ses désirs propres !

Rappelons que le freinage consiste en une réduction volontaire du rythme de travail. En pratique, cela consiste à évaluer le travail à faire avant d’entreprendre quoi que ce soit, puis à s’arranger pour étaler au maximum possible en fonction des situations vécues. Cela suppose de pouvoir “stocker” ce travail à faire (ce qui est difficile dans des organisations de type flux tendu), et en tout cas d’être attentif à se placer dans des conditions appropriées à cela (et donc à apprécier avec méfiance, notamment, tous les outils de communications instantanées). Le détournement de temps de travail est un exercice qui peut trouver aisément sa place dans une organisation, parce que cela peut être une façon de se rendre prévisible et fiable auprès d’elle (“comptez sur moi j’aurai fini vendredi soir”, là où il aurait été possible de terminer dans le pire des cas mardi, sans se presser). Il s’agit clairement d’un compromis, seulement d’un compromis pourrait-on dire. Encore faut-il s’en saisir, ce qui ne va pas de soi après avoir baigné au climat de

compétition scolaire des années durant. Encore faut-il aussi y trouver un sens, au delà de la virtuosité que demandent les pratiques de détournement. Le détournement du temps de travail, des outils ou des matières premières de l’organisation est une réalité quotidienne et massive, qui n’a pas trouvé sa légitimité publique du fait de l’idéologie travailliste traversant les biens nommés “partenaires” sociaux, d’accord sur l’essentiel. C’est bien parce que le détournement rend possible d’autres activités autonomes (le “travail pour soi”) que le détournement a un sens. Et réciproquement, ces activités autonomes ne le sont que parce que l’on éprouve soi-même les pratiques de détournement dont elles dépendent. Il n’y a guère d’activités “hors-sol” que



**WORK RATE TOO FAST  
(APPLY RESISTANCE)**

dans l’économie même, où la seule autonomie possible est celle rendue possible par la séparation de ce dont nous dépendons nous-mêmes.

Le “travail pour soi” rassemble toutes les activités non-professionnelles possibles, des plus futiles aux plus créatives : discussions entre collègues, pauses à rallonge, coups de fils aux proches, travaux clandestins, correspondance personnelle, jeux, lecture ou sieste dans les toilettes, etc. Ces activités accomplies pendant le temps de travail ne sont jamais du travail, parce

que le temps s’éprouve autrement, comme une notion se basant uniquement sur le sentiment de fatigue éprouvée. Et si l’on mesure les heures passées à ne pas travailler, c’est simplement pour en rire avec d’autres saboteurs, en rivalisant par ce temps volé à la machine. Ce “travail pour soi” prépare utilement le temps hors travail consacré à expérimenter d’autres formes d’autonomie, ne dépendant pas de l’organisation de travail qui nous emploie, mais plutôt de relations à tisser avec nos lieux de vies, quartiers, familles, associations, espaces naturels en voie de réappropriation.

Ajoutons que le caractère essentiellement clandestin du sabotage ne justifie pas non plus un jugement moral négatif à son encontre. Au contraire, il a tout à voir avec une sortie de l’économie, laquelle consiste justement à effacer les traces que laissent nos vies sur les tableaux de bords économiques, les plannings et les comptabilités. Du point de vue de la machine-travail planétaire, les activités sabotantes (détournement et travail pour soi) sont vues comme “informelles” et “subversives”, c’est-à-dire dans un état d’infériorité vis-à-vis de la transparence des organisations de travail. Pourtant, il ne s’agit que d’une posture somme toute très raisonnable, face à l’extravagance de toutes les idéologies travaillistes, syndicales ou managériales, comptabilisant ici dividendes, là les inégalités, alors

que le système technicien dont ils nous faudrait alimenter l’auto-accroissement par des emplois sans intérêt (pour les plus chanceux d’entre nous) n’est tout simplement jamais problématisé comme tel.

Le sabotage n’a pas le sens d’une auto-mutilation, ou d’une agression déloyale dirigée contre nos propres collègues et parfois amis. Nous baignons dans l’économie et nous en dépendons, par conséquent les perspectives de sortie de l’économie que nous devons

## Perruquer

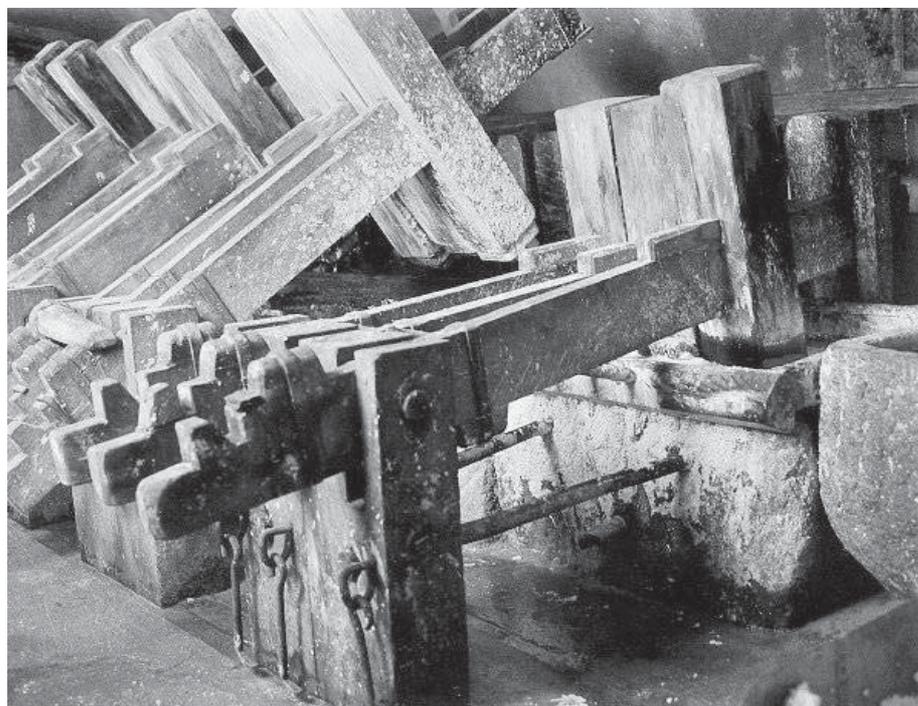
Ce passage de *Working for wages* (1) exprime la signification que peut prendre le perruquage aux yeux de leurs auteurs :

« Les ouvriers de Red Star avaient une autre issue pour leur créativité. Ils l'appelaient "perruque", et c'était la fabrication pour eux-mêmes de petits objets qu'ils conservaient. La perruque était donc une forme de sabotage dans laquelle les travailleurs volaient du temps de production dans le but de produire pour eux-mêmes. Elle représentait la reprise du contrôle sur leur propre vie (2). Au lieu de suivre les ordres, ils passaient leur temps à imaginer ce qu'ils pourraient fabriquer et comment ils pourraient l'exécuter. Ils fabriquaient un objet pour eux-mêmes et pour une toute autre finalité. "La qualité... est le but lui-même, le bénéfice et le plaisir." En utilisant la perruque, ils regagnaient pouvoir et liberté et [l'idée que] "l'habileté professionnelle est subordonnée au sens de la beauté (3)". C'était un symbole de beaucoup de choses, dont la moindre n'était pas la créativité qui se développerait si les travailleurs pouvaient avoir le contrôle et la direction de leur propre vie. »

(1) Martin Glaberman et Seymour Faber, *Working for Wages : The Roots of Insurgency*, New York, 1998 (traduction française sur le site [www.mondialisme.org](http://www.mondialisme.org), et parue dans la revue *Echanges*, n°102)

(2) Haraszti, *Worker in a Workers State*

(3) *Ibid.*



imaginer ne doivent pas mutiler les personnes que nous sommes en détruisant, dans un même mouvement de colère et de désespoir, l'économie et ceux qui en dépendent, c'est-à-dire nous-mêmes.

Comme l'écrit l'auteur de "Bolo'bolo", « La Machine Travail Planétaire (MTP) doit être démantelée soigneusement car nous ne voulons pas mourir avec elle. N'oublions pas que nous sommes une partie de la Machine et qu'elle fait partie de nous-mêmes. Nous ne voulons détruire que notre rapport à la Machine. (...) Il s'agit de subversion et non d'attaque, car nous sommes à l'intérieur de la Machine et c'est à partir de là que nous devons la bloquer. Nous ne nous présenterons pas comme un ennemi de l'extérieur. Il n'y aura pas de front, ni de quartier général, encore moins d'uniformes. »<sup>8</sup>

A ce stade de la réflexion, il nous faut donc préciser les rapports que nous entretenons tous spontanément avec la machine-travail. Non parce que nous sommes aliénés mais parce que nous baignons dans son univers depuis

toujours, et avons appris à nous reconnaître dans le « je ne réponds plus de rien ».

De fait, ce *deal* est amené à être de plus en plus souvent rompu, à l'initiative de l'économie s'entend. Et le management n'ayant eu de cesse de briser les collectifs de travail pour assurer ses capacités de gestion, cette rupture s'exprime aujourd'hui davantage par une souffrance intériorisée -pouvant aller jusqu'au suicide- plutôt que par des conflits collectifs. Les délocalisations sont des cas typiques de rupture : l'objectivation et l'échange bien compris amènent alors, non pas à réorganiser le travail, mais à le supprimer sans autre forme de procès. A l'extrême, on fait travailler le salarié lui-même à la suppression de son propre poste (par exemple en formant des travailleurs étrangers appartenant au même groupe)<sup>9</sup>.

Au contraire, le sabotage exprime la possibilité d'une rupture de l'initiative du travailleur (tout en maintenant le contrat de travail, cela va sans dire). Il consiste à reprendre terme à terme,

<sup>8</sup> *Bolo'bolo*, p. 59. Ce passage de *Bolo'bolo* précise néanmoins que la subversion ne suffit pas et qu'il importe de "remplir" chaque espace conquis par la subversion par quelque chose de nouveau.

<sup>9</sup> C'est dans ce contexte qu'ont été commis les suicides chez Renault cette année.

pour soi, les conditions du *deal* décrites plus haut. D'une part, il s'agit de frelater l'échange autant que possible, de telle sorte que la machine-travail n'en ait que pour son argent, ce qui est, on l'a vu, insuffisant pour rattraper la désorganisation induite par les situations d'urgence <sup>10</sup>. D'autre part, la question de l'organisation devient centrale pour le travailleur entreprenant de démanteler la machine-travail. Car c'est seulement à partir de cette connaissance qu'il peut espérer réaliser un « sabotage bien fait », et cela de son propre point

de vue : doser son effort, stocker du travail, détourner du temps de travail, créer des situations de connivence avec d'autres, comprendre et éventuellement

faire échouer les finalités de son organisation (au delà de ce qui en est présenté officiellement par le management).

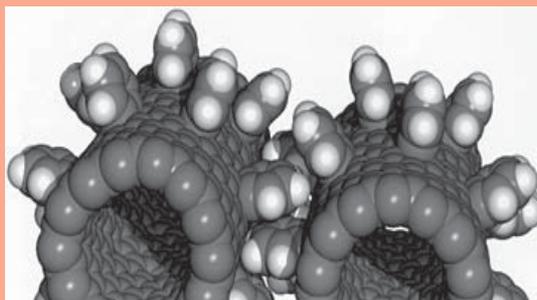


<sup>10</sup> Ces situations sont amenées à être toujours plus nombreuses, au fur et à mesure que les marchés sont saturés de consommateurs (consommateurs) repus qui n'ont même plus le temps de choisir ce qu'ils jetteront quelques années plus tard. La manière dont est pensée l'informatique d'une entreprise pour laquelle on travaille constitue un premier moyen d'étudier comment l'urgence y est pris en compte (plus ou moins bien...). Pour une explication du rôle de l'informatique comme « technique d'absorption de l'urgence », voir Pascal Robert, *La logique politique des TIC*, Chapitre 6, 2005, PUB et Deun, « Relocaliser l'économie, désinformatiser le travail », *www.decroissance.info*, 2005.

### En résumé

- Comment sortir de l'économie pendant le temps de travail officiel ?
- Freiner puis perruquer, puis...

La réduction volontaire du rythme de travail (freinage) suppose de se contraindre soi-même à travailler moins vite qu'à l'allure que l'on prend rapidement récompensés quand, ralenti devient la norme aux yeux diminuant, il est ainsi possible de détournement du temps de travail officiel des activités libres, du détournement du temps de travail officiel des activités libres, du détournement du temps de travail officiel des activités libres, est "perruquage". Une démarche de donc à articuler entre elles ces officielles que sont le freinage et toujours existées dans les sociétés industrielles.



*Engrenage de base d'une future nanomachine*

soi-même à travailler moins vite spontanément. Ces efforts sont après quelques temps, ce rythme des managers. Leur vigilance d'insérer dans le temps de travail "travail pour soi". Ce travail, voire des matériaux et des classiquement appelé sortie de l'économie consiste deux types d'activités non-perruquage, mais qui ont organisations de travail des

D'ailleurs, le chômage de masse, ce couvre-feu permanent, n'explique pas complètement le silence au sujet de ces pratiques, lesquelles sont généralement vues que comme des résistances désespérées de travailleurs isolés. C'est que les défenseurs officiels des travailleurs (et spécialement au sein des centrales syndicales) n'envisagent des réductions officielles du temps de travail qu'en échange de gains de productivité... Et quelle autonomie en résulte-t-il pour le travailleur ? Aucune, puisque le déploiement de ces gains de productivité reste radicalement en dehors de son contrôle. On le constate aujourd'hui où, malgré une diminution constante du temps de travail depuis un siècle, nous restons tout à fait soumis au fonctionnement de la mégamachine économique.

Et ce n'est pas un hasard. L'adaptation de la "main-d'oeuvre" à "l'appareil productif" est le postulat de cette stratégie syndicale séculaire, qui renvoie au temps de loisir et à la maladie (indemnisée) les désirs d'émancipation. Ce qui est évidemment absurde, à moins de postuler la schizophrénie comme horizon indépassable des luttes sociales...

Alors même que l'on n'aura fait que se soumettre toujours davantage à l'économie toute la journée, nous reprendrions possession de nos vies laissées intactes le soir ? Quelle farce ! Une telle réduction du temps de travail nous fait rester dans l'économie et nous adapte toujours mieux à elle.

Le sabotage tel qu'on le décrit ici (freinage et perruquage) représente un point de vue tout à fait opposé. C'est par le caractère non-officiel de ces pratiques sabotantes, en tant qu'elles sont invisibles d'après les catégories de l'économie, que le travailleur parvient à dégager de la réduction de son temps de travail des espaces de liberté et d'autonomie.

# Jacques Ellul et le “ système technicien ” en *Sept* thèses essentielles.

Il n'est pas ici question de défendre les thèses de Jacques Ellul sur le « système technicien » ou encore de s'en faire l'apologue (car il a raconté aussi n'importe quoi), mais seulement d'en *prendre connaissance* au travers d'une concise présentation, pour mieux pouvoir ultérieurement confirmer et surtout critiquer ou dépasser, ces mêmes observations. Le théologien protestant Jacques Ellul a développé principalement sa critique de la technique dans trois livres :

- *La Technique ou l'enjeu du siècle* (1954).
- *Le Système technicien* (1977).
- *Le Bluff technologique* (1988).

## Les influences sur la pensée d'Ellul.

Une première de ses influences vient tout d'abord d'un certain courant personaliste des années 1930, proche de A. Dandieu et d'Ordre Nouveau. Ellul avec son ami Bernard Charbonneau, forment ce qu'on appellera le « personalisme gascon ». Mais Ellul est aussi influencé par Charles Marx (principale influence de son premier ouvrage), par le sociologue allemand Max Weber, et plus

légèrement voire pas du tout, par l'analyse heideggérienne de la technique. De plus J. Ellul, à la différence de B. Charbonneau qui a toujours faussement considéré que le situationnisme n'était qu'une excroissance du surréalisme<sup>1</sup>, s'est toujours senti très proche des thèses de

Guy Debord, au point d'avoir essayé d'adhérer à l'Internationale Situationniste. « Par exemple, en 1964 raconte Ellul, j'avais été attiré par un mouvement très proche de l'anarchisme : les situationnistes. J'avais eu des contacts très amicaux avec Guy Debord [et R. Vaneigem], et un jour je lui ai nettement posé la question : “ Est-ce que je pourrais adhérer à votre mouvement et travailler avec vous ? ” Il me répondit qu'il en parlerait à ses camarades. Et la réponse fut très franche : “ Comme j'étais chrétien je ne pouvais pas adhérer à leur mouvement. ” Et moi, je ne pouvais pas récuser ma foi »<sup>2</sup>. Il faut noter que la critique d'Ellul comme chez



Charbonneau n'est pas animée d'aucune nostalgie pour un quelconque état social antérieur.

Ellul propose une série de sept thèses :

## Une définition de ce qu'est la technique :

Il ne faut pas confondre la technique et la machine, car le domaine d'application de la technique dépasse le seul domaine des machines et de la production industrielle. La technique n'est pas une simple application de la science car la science est bien plutôt « devenue un moyen de la technique ». La technique ne peut pas être définie en termes *purement* économiques, à savoir comme la cause d'un accroissement du rendement (exemple les procédés modernes de la chirurgie n'ont rien à voir avec la recherche du rendement). Pour Ellul chaque technique est une méthode en vue d'un résultat, un agencement de moyens en vue d'une fin.

<sup>1</sup> Anselm Jappe dans sa biographie-analyse de l'œuvre de G. Debord, interprète très justement la rupture totale du lettrisme puis surtout du situationnisme avec le surréalisme, dans *Guy Debord, Essai*, Denoël, 2001, p. 234-240. Et cette rupture porte justement sur ce que B. Charbonneau pensait encore pouvoir reprocher au situationnisme, qui n'est cependant en rien exempt de dérives et d'impasses évidentes. Mais sur ce point du rapport du situationnisme au surréalisme, voyant engagé la critique du modernisme artistique et la nouvelle appréciation du *passé hors-économique* chez « Debord qui avait changé d'avis » (dès 1955 selon Jappe, au point de faire dans le film *Guy Debord, son art, son temps*, une critique implacable de la révolte dadaïste qui avait déjà tous les traits de la modernisation marchande de la vie), J. Ellul, fut peut-être plus pertinent.

<sup>2</sup> J. Ellul, *Anarchie et christianisme*, Editions de la Table Ronde, 1998, la petite vermillon, p. 7, première édition : ACL, 1988.

## La thèse de la distinction entre l'« opération technique » et le « phénomène technique ».

Cette distinction m'apparaît comme centrale pour éviter toute approche « technophobe », perspective que rejetait Ellul en affirmant que « c'est enfantin de dire que l'on est contre la technique » (*Le Bluff technologique*, p20). En effet, « le phénomène technique actuel n'a rien de commun avec les techniques des sociétés antérieures » (*Le Bluff technologique*, p.267). “L'opération technique” est tout travail fait par une certaine méthode pour atteindre un résultat (exemple le travail d'éclatement des silex). Une action qui suit un ordre donné est une “opération technique”. Peu importe ici la complexité des procédures et le degré d'efficacité. La cueillette des myrtilles dans une société de chasseurs-cueilleurs et la conduite d'une machine à

commande numérique sont indifféremment des opérations techniques. Le

“phénomène technique” est différent de l'“opération technique” car il résulte de la double intervention de la conscience et de la raison sur le champ de l'“opération technique”. Cette double intervention « fait passer dans le domaine des *idées claires, volontaires ce qui était du domaine expérimental, inconscient et spontané* ». La prise de conscience des avantages que l'on a pu tirer dans un domaine particulier grâce à une technique plus performante, arrache les hommes à leurs habitudes ancestrales. Le phénomène technique résulte lui de la recherche de l'efficacité optimale. Là où prévaut encore des traditions, des arts de faire séculaires, des expériences individuelles appuyés sur le “pragmatisme” et l'“instinct”, advient avec le “phénomène technique”, la mise à distance de toutes ces pratiques et la volonté de substituer des procédés plus adaptés fondés sur le *calcul*. Ellul dit alors que si les techniques sont volontairement réfrénées et cantonnées par les grandes civilisations du passé, elles deviennent aujourd'hui ce sur quoi se concentre la volonté collective et

sont érigées en valeur quasi suprême. Toutes les activités humaines sont soumises à une intense rationalisation.

Finalement la mise en place du « phénomène technique » est l'avènement d'un *a priori de perception* qui conduit les hommes à privilégier la dimension de l'efficacité, au détriment de toutes les autres, voire au prix de la destruction de toutes les autres potentialités humaines. Cet *a priori* de perception favorise ainsi l'expansion universelle des techniques et l'intégration des machines à la société. Cet *a priori* de la perception qu'est la promotion de l'efficacité, est l'essence même de la technique. Ellul pourtant avoue son impuissance à comprendre l'origine de cette disposition nouvelle de la perception (pour répondre justement à cette question le livre de Michel Henry, *La Barbarie*, Puf, 1005, 1987, est très

*Le “phénomène technique” est différent de l' “opération technique” car il résulte de la double intervention de la conscience et de la raison sur le champ de l' “opération technique”.*

éclairant notamment dans sa description fine de la « révolution galiléenne » comprise comme un « renversement ontologique »). Parce qu'Ellul ne fait finalement qu'avancer que deux hypothèses pour comprendre l'apparition du phénomène technique : l'accroissement de la population et l'isolement des individus privés de toute protection communautaire car condamnés à la massification. Ce qui ne saurait suffire.

Cette distinction chez Ellul entre « opération technique » et « phénomène technique » se retrouve aussi chez Michel Henry. Il est certain que l'outil technique au sein des « opérations techniques » est comme disait Leroi-Gourhan, une « projection organique » du corps (encore que Leroi-Gourhan se place encore dans une perspective biologiste de la corporéité). “L'opération technique” est là encore pour répondre dans l'immédiateté du ici et du maintenant d'un éternel présent vivant, au besoin de la vie à se satisfaire. Marx dirait encore que l'« opération

technique » appartient à l'immédiation de la praxis des individus vivants. M. Henry montre bien lui aussi, que tout autre est le « phénomène technique » apparu suite à la révolution galiléenne au sein de laquelle a été mise hors jeu la corporéité subjective et radicale propre de la praxis, et qui fait de l'essence phénoménologique de la Vie, une auto-affection immanente au sujet. Désormais l'opération technique n'est plus déterminée par celle-ci, mais par l'intentionnalité d'une conscience qui transforme cette opération en un « phénomène technique » qui est une dépossession générale de notre détermination réelle. Toute individualité, communauté et « autonomie » est alors impossible une fois mise entre parenthèses la possibilité même de l'« opération technique » qui était à chaque fois déterminée par l'individu ou un groupe d'individus cherchant à répondre à la satisfaction directe des besoins de leurs vies.

## La thèse des caractères du phénomène technique.

Pour Ellul le “phénomène technique” a 7 caractères :

- La rationalité,
- l'artificialité,
- l'automatisme,
- l'auto-accroissement,
- l'insécabilité,
- l'universalisme
- l'autonomie.

Ce qui caractérise le phénomène technique, c'est « l'autonomie, l'unité, l'universalité, la totalisation, l'auto-accroissement, l'automatisme, la progression causale et l'absence de finalité » (*Le Bluff technologique*, p. 56). En fait tous ces traits qu'identifie Ellul ne sont que des variations autour de la caractéristique essentielle de la technique : l'indépendance et l'autonomie à l'égard de son promoteur, l'homme. Ainsi la technique ruine en premier lieu toute possibilité de choix (caractère liberticide de la technique). A partir du

moment où l'idée de la nécessité d'un perfectionnement général des moyens s'impose, toute une série de décisions semble s'enchaîner d'elle-même, de façon automatique. C'est le règne des procédures impersonnelles des normes propres mises en place par une caste de spécialistes, et non personnelles. L'agent réel de la décision est alors la technique elle-même, en ce sens que la décision découle de la logique des savoirs scientifiques qui président à l'agencement même des moyens (et Ellul tirera les conclusions de la fin de "choix libres et véritables", sur le plan des politiques publiques, dans *L'illusion politique*). De plus l'accroissement de la technique obéit à une certaine automaticité : les techniques s'engendrent en effet elles-mêmes. Le phénomène technique nous porte à nous concentrer sur les seuls moyens. Et l'auto-accroissement de ces moyens a pour conséquence la négation de toute finalité. Peu importe, par exemple, la question de savoir pourquoi nous produisons (et surtout sous la forme de la valeur, de valeur d'échange et de la plus-value), l'essentiel étant de produire plus et mieux. La technique, c'est-à-dire l'ensemble des moyens, semble alors ne plus obéir à aucune fin

entraînent des transformations sociales, et celles-ci suivent au lieu de précéder. A l'âge du "phénomène technique" et non à celui de "l'opération technique", « il ne dépend absolument pas de l'usage que nous faisons de l'outillage technique d'avoir des résultats exclusivement bons (...) nous sommes étroitement impliqués dans cet univers technique, conditionnés par lui. Nous ne pouvons plus poser d'un côté l'homme, de l'autre l'outillage » (*Le bluff technologique*, p93). Günther Anders rejoint ici Ellul, en montrant que « affirmer qu' "on" aurait la liberté de posséder ou non ces sortes d'appareils de les utiliser ou non, est, naturellement une pure illusion [...] Affirmer que ce système des instruments, le *macro-instrument*, ne serait qu'un "moyen", et qu'il serait donc à notre disposition pour réaliser des fins que nous aurions d'abord librement définies, est complètement absurde. Ce système des instruments est notre "monde". Et un "monde" est tout autre chose qu'un moyen. *Il relève d'une autre catégorie* » (G. Anders, *L'obsolescence de l'homme*, EdN, 2002, p. 17). Voilà qui était déjà une mise en lumière de la simplicité rafraîchissante de tout le verbiage citoyenniste sur la "renaissance de la

éthique comme esthétique, sa "mise hors jeu" dans la détermination du phénomène technique (et qui n'est donc plus "l'opération technique") empêche toute possibilité de détermination éthique au sujet du phénomène technique (la solution de Hans Jonas de créer "une nouvelle éthique pour l'âge technicien" est donc d'emblée écartée). Ainsi pour Ellul la technique, tant qu'elle sera sous les traits du "phénomène technique", doit être déclarée autonome : les moyens de toutes sortes prolifèrent sans que nous soyons encore en mesure de leur assigner véritablement une fin. Alors pour Ellul, « il n'y a pas d'autonomie de l'homme possible en face de l'autonomie de la technique » (p.126 de *La technique ou l'enjeu du siècle*).

### La thèse du lien entre la technique et la logique totalitaire.

La civilisation technicienne est liberticide et conduit à l'anéantissement de la vie intérieure et privée, c'est là une des grandes thèses de Ellul. Autrement dit, la civilisation technicienne annihile notre liberté et notre autonomie individuelle et collective ou locale. La logique technique et la logique administrative sont celles du contrôle social absolu, indolore et discret, ce que Bernard Charbonneau le grand ami d'Ellul qualifiera « d'organisation sociale totale ». Cet Ordre technique structuré dans l'Etat est aussi contraire à toute démocratie puisque celle-ci est justement la liberté et l'autonomie individuelle et collective ou locale. Cependant pour lui cette civilisation technicienne n'est pas « concentrationnaire » car il n'y a pas d'atrocité, il n'y a pas de démente, « tout est nickel et verre, tout est en ordre et les bavures des passions des hommes y sont soigneusement briquées. Nous n'avons plus rien à perdre et plus rien à gagner, nos plus profondes impulsions, nos plus secrets battements de cœur, nos plus intimes passions sont connues, publiées, analysées, utilisées. L'on y répond, l'on met à ma disposition exactement ce que j'attendais et le plus suprême luxe de cette civilisation de la nécessité, est de m'accorder le superflu



étrangère à elle-même, elle est sa détermination propre dégagée de toute détermination appartenant à la réalité réelle de la praxis des individus vivants. Chaque technique délimite d'ailleurs elle-même l'usage qui peut en être fait. On ne saurait donc opposer le « bon » et « mauvais » usage de la technique, parce que justement elle n'est plus le moyen dont use une société mais la puissance qui la façonne : les changements techniques

politique », c'est-à-dire la "démocratisation" des sciences et techniques (A. Feenberg, J. Testart, les subversifs subventionnés et autres écologistes en général).

Cette autonomie auto-référentielle du phénomène technique engendre alors un désencastrement de toute possibilité éthique, esthétique, vivante. La vie de la praxis étant le lieu de l'affectivité

d'une révolte stérile et d'un sourire consentant » (Ellul, p.388 *La technique ou la question du siècle*). Et depuis la cybernétique des nécrotechnologies et du contrôle biométrique continue donc son chemin pour nous envahir désormais du dedans.



L'ultime conséquence du mode de vie technicien serait donc de mettre en danger la « vie intérieure » ou « privée ». Il y a en effet selon Ellul une opposition déchirante entre l'homme façonné par la technique et l'« homme privé avec toutes ses attaches au passé, sentimentales et intellectuelles ». Cette tension ne peut que conduire - par la préalable mise hors jeu de la subjectivité de la praxis de la détermination du « phénomène technique » comme dit Henry -, à l'éradication de la vie privée, au profit de l'avènement d'un type d'homme nouveau, entièrement « prosaïque ». Toute réflexion existentielle, spirituelle et profondément artistique ou essentielle est menacée en un sens radical (voir le chapitre « La science jugée au critère de l'art » dans *La Barbarie* de M. Henry).

De plus, toujours sur cette question de l'Etat technicien et démocratique, Ellul exprime finalement les mêmes positions qu'Heidegger quand celui-ci va commencer bien tardivement à faire une critique des technicismes totalitaires et démocrates (cf. D. Rabouin, « Heidegger et le nazisme : quelle affaire ? », in *Le Magazine Littéraire*, HS n°9, 2006). En effet le philosophe allemand déniait aussi l'existence de

toute différence fondamentale entre les régimes démocratique américain et communiste soviétique en raison du rôle joué de part et d'autre, par la technique et sa bureaucratie. Ainsi pour Heidegger « la Russie et l'Amérique sont toutes deux, au point de vue métaphysique, la même chose ; la même frénésie sinistre de la technique déchaînée, et de l'organisation sans racines de l'homme normalisé » (*Introduction à la métaphysique*).

Pour Ellul, dans nos sociétés démocrates, on assiste depuis longtemps à « l'autonomie du politique » par technicisation de celui-ci. Mais il n'utilise pas le terme de « technocratie ». Il écrit : « j'ai pendant longtemps récusé ce terme : les techniciens ne souhaitent pas exercer le pouvoir dirigeant directement. Actuellement je dirais qu'en effet nous ne sommes pas en technocratie, car les partis politiques ne sont pas occupés par des techniciens (...) Actuellement je reconnais qu'il existe, et de plus en plus nombreux, des technocrates, c'est-à-dire des hommes et des femmes qui prétendent diriger la nation en fonction de leur compétence technique (...). « Voilà la solution, il n'y en a pas d'autre, il faut l'appliquer ». A la compétence, ces techniciens ont joint l'autorité, ce qui les conduit à être des technocrates. » (*Le Bluff technologique*, p. 70-71). « Leur capacité technicienne s'applique

*« Nous n'avons plus rien à perdre et plus rien à gagner, nos plus profondes impulsions, nos plus secrets battements de cœur, nos plus intimes passions sont connues, publiées, analysées, utilisées. L'on y répond, l'on met à ma disposition exactement ce que j'attendais et le plus suprême luxe de cette civilisation de la nécessité, est de m'accorder le superflu d'une révolte stérile et d'un sourire consentant »*

partout, et leur permet d'exercer la totalité des pouvoirs. Ils se situent tous au point crucial de chaque organisme de gestion et de décision » (*Le Bluff technologique*, p. 76). Ces thèses sont exposées de façon très brillante notamment nous l'avons dit, dans *L'Illusion politique*, un ouvrage qui manque très certainement à l'analyse

stimulante de Jean-Claude Michéa dans *L'Empire du moindre mal. Essai sur la civilisation libérale* qui en est finalement très proche, voire complémentaire.

### **La thèse de l'existence d'un « système technicien »**

Ellul affirme cette thèse en disant que l'ensemble des techniques mises en relation constituent un réseau objectif, autonome et indépendant de techniques. Seuls les spécialistes et professionnels disposent d'éléments parcellaires pour appréhender une région spécifique de l'univers technique. Plus personne, dans son unicité, ne peut en effet comprendre l'ensemble de l'univers technique qui échappe dès lors à l'homme. Ainsi le « système est lui-même composé de sous-systèmes : système ferroviaire, postal, téléphonique, aérien, système de production et distribution de l'énergie électrique, processus industriels de production automatisée, etc. Ces sous-systèmes se sont organisés, adaptés, modifiés progressivement afin de répondre aux exigences provenant entre autres de la croissance de la dimension de ces sous-systèmes, et de la relation qui s'établissait peu à peu avec les autres ».

Alors que l'essor des « opérations techniques » avait été impulsé et fondé par le « corps social » et la praxis individuelle dans le but de la satisfaction de leurs besoins directs et concrets,

le « phénomène technique » se dresse désormais en face de ce même corps social et de cet individu, comme un corps étranger. D'où la différence établie par Ellul entre « société technicienne » et « système technicien ». Mais dans le régime de la systémicité, la société n'est plus seulement en proie à la fascination de l'efficacité, elle a

engendré en elle, et selon Ellul, *contre elle*, un système autonome des techniques.

Voici ce qu'écrit Ellul à ce sujet : « on ne peut modifier une technique sans provoquer des répercussions, des modifications sur un grand nombre d'objets ou méthodes. Ensuite, les combinaisons entre les techniques produisent des effets techniques, engendrent de nouveaux objets ou de nouvelles méthodes. Et ces combinaisons ont lieu de façon **n é c e s s a i r e**, inévitable ». Pour Ellul, cette interdépendance entre les différents éléments du système s'intensifie avec l'avènement de l'informatique ; celle-ci n'est pas en effet une technique parmi d'autres, mais celle qui permet de tisser un

lien entre toutes les autres et autorise ainsi *l'achèvement du système* (il faudrait certainement aujourd'hui aller plus loin, est voir dans les nano-technologies et le reste de leur monde, ce même parachèvement du système). Le dit système tend à résorber tout ce qui n'est pas lui. Il devient alors « l'élément enveloppant à l'intérieur duquel se développe notre société ». Du coup dans cette dépersonnalisation consistant en une dépossession générale de soi, *l'homme déchoit de son statut de sujet* pour ne plus être que l'objet et le rouage d'un système devenu une Méga-machine consistant en une interdépendance abstraite et autorégulée de tous avec tous. Par cette mise hors jeu de la subjectivité dans la détermination des moyens de la satisfaction de ses besoins, l'homme ne dispose plus d'« aucun point de référence à partir de quoi il pourrait juger et critiquer la technique » (Ellul), on rejoint là parfaitement cette perte de la « faculté de juger » dont parle H. Arendt et qui

consiste finalement dans la destruction de la réalité immédiate et personnelle du ici et maintenant d'un éternel présent vivant. W. Benjamin écrivait d'ailleurs très justement à ce sujet, « qu'au pays de la technique, la réalité immédiate est transformée en une fleur bleue introuvable » (*L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*). Ce système produisant une forme de relation sociale abstraite essentiellement



machinale et machinique, est enfin étranger à tout ce qui peut donner « à la fois des raisons de vivre et une angoisse », il ruine notre faculté de symbolisation, notre aptitude constitutive à conférer non seulement un sens au monde mais surtout à soi.

### **La thèse de l'existence d'une idéologie promouvant la technique.**

Dans *Le bluff technologique* (1988), Ellul décortique l'arrivée d'un « discours séducteur des techniques », d'un « discours sur la technique » (véritable sens de la « techno-logie », ce qu'il appelle aussi « technodiscours »), bref un « bluff technologique » accompagné de son optimisme béat, de l'identification du bien et du progrès technique et de son simplisme désarmant. Ce discours contribue à la « création d'une nouvelle idéologie de la science », et il émane aussi bien des hommes politiques, des « révolutionnaires », des économistes, des théoriciens de la technique que des techniciens supérieurs eux-mêmes. Il vise à favoriser l'adhésion de tous au système technicien afin d'en faciliter la croissance, et recourt pour ce faire à une « banalisation » rassurante de la technique. Pour Ellul, l'enjeu ultime de

cette entreprise de persuasion est une « intégration de l'homme et du corps social dans l'univers technique », et donc la destruction de toutes les potentialités humaines autres que techniques. Ellul, parle alors d'« encerclement » et d'un « débordement des hommes et de la société » reposant notamment sur la « suppression du jugement moral ».

### **La thèse de l'aliénation du sujet par le divertissement technique.**

La dernière grande thèse ellulienne est construite à partir de la catégorie pascalienne du « divertissement » (dans une autre perspective on notera la thèse de « l'aliénation technologique » chez Kostas Axelos, *Marx, penseur de la technique*, dont H. Lefebvre a fait une recension élogieuse dans *Esprit*, juin 1962) . Cette critique part donc de l'aphorisme de Pascal : « les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés pour se rendre heureux de n'y point penser ». Ainsi Ellul va parler de la « perversion de l'homme par la technologie ». « L'homme est divertit, c'est-à-dire, d'une part détourné de penser à soi-même, à sa condition humaine, et aussi détourné des plus hautes aspirations, du sens de la vie, des objectifs supérieurs » : la technique nous divertit.

Pourtant pour Ellul, la technique dans son ensemble (opération et phénomène) est ambivalente. Elle serait ainsi à la fois bénéfique et destructrice. Il n'est pas en notre pouvoir de garder seulement le positif, ce n'est pas une question de mauvaise volonté ou de mauvais usage. Cependant si la technique ne pose pas en soi de problème quand elle est « l'opération technique », ce qui doit stimuler une réflexion urgente, c'est l'autonomie obligée du « phénomène technique » qui propage la mort dans l'humanité et ravage la Terre. On le voit, la pensée d'Ellul n'a rien de « technophobe », elle pose seulement des questions là où ça fait le plus mal.

Clément.

# Notes de lecture



Olivier Rey, *Itinéraire de l'égarement. Du rôle de la science dans l'absurdité contemporaine*, Ed. Seuil, 2003

La place de la science dans notre société est centrale, elle s'est imposée comme l'unique moyen de connaître

le monde. Ainsi, toutes connaissances ou savoirs scientifiques se voient tout d'abord dénigrés pour ensuite disparaître. Ce n'est que dans un second temps que ceux-ci se verront, parfois, objectivés et ainsi réappropriés par la science. Olivier Rey dans son livre « Itinéraire de l'égarement » nous propose de revenir sur le cheminement de cette entreprise scientifique. Galilée, figure historique de la science, a ainsi fait l'hypothèse de la nature mathématique de notre monde. Ce statut d'hypothèse a été par la suite comme effacé pour devenir une vérité indiscutable : la nature est mathématique.

L'un des intérêts de cet ouvrage par ailleurs très clair est de bien mettre en évidence que loin de ne constituer qu'un questionnement d'ordre épistémologique, la science ayant investi nos consciences et toute la société, cela nous concerne tous. Ainsi l'économie ne conçoit l'activité humaine que sous forme mécanique, réduisant de la sorte l'homme au rang de simple variable d'ajustement parmi tant d'autres. La biologie quant à elle saisit le vivant comme une machine ce qui compte tenu de ses progrès constants, nous confronte à des questions morales sans fin et sans issue. L'égarement, c'est la perte de sens, le non-sens. Enfin, concernant notre imaginaire, l'auteur montre que tout un chacun est amené à appréhender la réalité par le biais du filtre de l'objectivation scientifique. Cela induit une perte d'autonomie de pensée qui est, de notre point de vue, un problème fondamental aujourd'hui.

Florent.

Jaime Semprun, *Apologie pour l'insurrection algérienne*, Encyclopédie des nuisances, 2001 <sup>1</sup>.

A partir de mai 2001, l'extension rapide de la révolte kabyle à toute l'Algérie prit souvent un caractère insurrectionnel en ébranlant un instant le pouvoir corrompu du président Bouteflika et son entourage <sup>2</sup>. C'était là le début d'une vaste contestation qui allait perdurer dans le pays pendant plusieurs mois, de Tizi Ouzou à Alger. Comment pourrait-on être aussi dubitatif devant l'apologie faite par J. Semprun de cette « insurrection algérienne » ? Comment y rester réticent, alors que « le séparatisme dont la Kabylie a donné l'exemple à toute l'Algérie », « le rejet violent de toutes les représentations politiques », l'auto-organisation dont a fait preuve les assemblées de villages et de quartiers, « le principe de l'horizontalité et le strict contrôle des décisions par la base des assemblées », la véritable tentative insurrectionnelle de la journée du 14 juin à Alger, « la conception de l'honneur collectif conservée par ces communautés, selon laquelle c'était porter gravement atteinte que de faire appel à quelque autorité extérieure que ce soit » (p.20), la « fin de non-recevoir » adressée à l'Etat sur le caractère non-négociable de la plateforme de revendications d'El-Kseur de la coordination interwilayas et son exigence de voir le « départ immédiat des brigades de gendarmerie » de Kabylie, ne peuvent amener tous les ennemis conséquents de ce monde qu'à en faire ouvertement l'apologie ?

Gêne, car cette apologie n'est certainement pas le dernier opuscule de cette littérature libertaire exotique qui nous conte inlassablement les insurrections d'ailleurs orientaux pour se mentir sur les rapports de force et les possibilités d'ici et maintenant, en essayant toujours de reproduire artificiellement les affrontements que l'on désespère voir surgir en France, dans le seul but de se donner un peu de courage. Comme l'a écrit récemment Gaetano Manfredonia, « la multiplication des activités et des discours de type éducationniste-réalisateur n'a pas encore abouti à modifier en profondeur la perception que la majorité des militants peuvent avoir du sens de leurs combats » <sup>3</sup>. L'apologie de l'insurrection pour

<sup>1</sup>Nous renvoyons ici dans les références paginales à la brochure de cet ouvrage confectionnée par l'Infokiosque des Schizoïdes associés (où l'on retrouvera la plate-forme d'El-Kseur qui ne figure pas dans l'édition de l'ouvrage), et que l'on peut télécharger sur le site <http://infokiosques.net/>

<sup>2</sup> « L'insurrection, ou du moins son organisation la plus avancée, est restée principalement cantonnée à la Kabylie. Il faut cependant parler d'une insurrection algérienne, car les insurgés kabyles eux-mêmes n'ont eu de cesse de l'affirmer telle, de chercher à l'étendre et de refuser le déguisement berbériste que voulaient leur faire endosser leurs ennemis comme leurs faux amis », p. 5.

<sup>3</sup> G. Manfredonia, « L'anarchisme au XXe siècle », in J. Becker, G. Candar, *Histoire des gauches en France*, vol. 2, La Découverte, 2005, p. 144.

l'insurrection, on veut tenter ici de le démontrer, conduit à de curieuses impasses, impasse dans lequel se trouve, je crois, l'anarchisme classique s'il conserve comme seul l'objet de sa critique, la réflexion sur le pouvoir (qui est évidemment fondamentale). Le pouvoir et notamment celui de l'Etat n'est pas tout, et il faut je crois suivre au moins sur ce point les thèses de Michel Foucault, au sujet du passage d'une classique "gouvernementalité disciplinaire" (dont l'anarchisme a été la plus riche critique), au "pouvoir capillaire" où le pouvoir traverse en réalité l'ensemble du corps social (au travers de son imaginaire, etc.). Or ici, J. Semprun nous offre une réflexion certes intéressante, mais qui ne représente finalement que les vieilles thèses classiques de l'anarchisme.

L'auteur en réalité ne cache pas lui aussi sa gêne et sa réticence devant une impasse très importante sur laquelle a butté l'insurrection algérienne, et qui montre trop implicitement hélas, que la question du pouvoir sur notre vie est en réalité bien plus prégnante que celle du seul Etat. Mais cette critique, il la transforme en simple souhait abstrait, quand il écrit que « c'est en particulier la question des vraies richesses, *sommairement évoquée dans la plate-forme d'El-Kseur*

par le refus de la "clochardisation" et de la "paupérisation", qu'il leur faudra alors élucider, *en comprenant en quoi le développement économique, non seulement ne met pas fin à la "paupérisation", mais la précipite en y ajoutant de nouvelles misères.* Tout est encore possible aux assemblées de Kabylie, y compris d'en arriver là » (je souligne). Certes, mais ce qui est sûr c'est qu'elles n'y sont par la suite jamais arrivées, et qu'elles n'étaient pas prêtes d'y arriver, ni aujourd'hui, ni demain. Cette absence totale de « critique de l'économie tout court » dans la plate-forme d'El-Kseur, est en effet le point principal de réticence à cette « insurrection algérienne », quand elle ne met pas en pleine lumière combien les principes de l'auto-organisation et plus encore de l'auto-gestion, même des plus importants et nécessaires, ne sont plus suffisants pour faire l'apologie d'une insurrection qui n'arriverait pas à se dégager du mythe occidental du « développement » et de la « réalité économique ».

En effet, les insurgés s'établissent d'emblé dans une logique de revendications à l'endroit de l'Etat (« Nous exigeons une réponse officielle, urgente et publique à cette plate-forme de revendications », ainsi se termine la plate-forme), et supposent donc non seulement que leur situation est dû à l'existence de celui-ci - ce en quoi ils n'ont pas tort -, mais que la solution à cette situation ne peut venir également que de la mise en place des revendications venant non pas de l'auto-organisation de la coordination de l'interwilaya, mais de l'Etat algérien lui-même. Si bien que ce pour quoi se battent les insurgés,

n'est finalement que la revendication d'un vaste plan Marshall socio-économique pour la Kabylie et rien de plus.

Car cette prégnance de l'imaginaire développementiste dans la plate-forme, est en effet très marquée. Ainsi la revendication n°10 s'inscrit directement dans le bassin sémantique de l'idéologie du « développement », puisqu'elle se positionne « contre les politiques de sous-développement, de paupérisation et de clochardisation du peuple Algérien ». Dans la revendication n°15 plus détaillée (Chapitre IV, « Revendications socio-économiques »), on lit alors le projet des insurgés : ils se réfèrent d'abord au fameux « seuil de pauvreté », invention perverse - comme celle de « niveau de vie » ou de « minimum vital » -, des maîtres du monde pour approfondir l'économicisation de la vie sous ses catégories. Or, « il ne faut pas demander que l'on assure ou que l'on élève le "minimum vital", mais que l'on renonce à maintenir les foules au minimum de la vie »<sup>4</sup>, c'est-à-dire une vie qui ne soit pas « la réduction de la vie à une question de calories »<sup>5</sup>, un simple calcul nutritionniste, où le pauvre absolu est celui dont l'apport alimentaire reste au-dessous d'un minimum calorique défini. Cette manière d'opérer est un formidable appauvrissement



Mouvements insurrectionnels lors du soulèvement de l'Algérie en 2001.

de ce qu'est la « Vie », elle ne peut que réduire « l'importance de la vie de centaines de millions d'être humains à une notion utilisée pour le marquage du bétail » (Sachs, *ibid.* p. 27). Comme le notait W. Sachs, « qui vit toujours au-dessous d'un *minimum vital* défini par l'extérieur est classé *pauvre absolu* ; l'étalon revenu *per capita* rejoint la montagne de débris qu'a laissée derrière elle l'idée de politique de développement (...) Le revenu se révèle un indicateur absolument incapable de juger les conditions de vies réelles de ceux qui ne sont pas reliés intimement à l'économie d'argent » (*ibid.* p. 26-27). On voit ainsi combien les mots du « développement » sont bel et bien toxiques pour nos insurgés incapables d'auto-instituer consciemment leur propre imaginaire et leurs propres pratiques autonomes. A ce compte là, que peut encore pouvoir signifier l'apologie de l'auto-organisation mutilée ?

On lit aussi dans la plate-forme que « les *perspectives de développement* doivent être adaptées aux *spécificités de la région* [nous avons là la classique thèse du « développement endogène », très en vogue dans les années 1960 dans les idéologies nationalitaires de l'indépendance], et privilégier les infrastructures de base [principe

<sup>4</sup> Internationale lettriste, « Le minimum de la vie », G. Debord, *Oeuvres*, Gallimard, 2006, p. 141.

<sup>5</sup> Wolfgang Sachs, « Le développement : une idéologie en ruine », dans *Des ruines du développement*, Ecosociété, 1996, paragraphe « Vers un minimum biologique », p. 27.

déjà établi dans le Point IV du discours de Truman sur le développement en 1949] jusque là délaissées et lever les entraves bureaucratiques et introduire des instruments juridiques concrétisant les investissements productifs et créateurs d'emploi » (sic!). Ces propos venant des insurgés montrent que les décolonisations politiques après 1945 ne sont en rien la fin de l'occidentalisation du monde. Dès 1949, on sait qu'avec le point IV du discours du président américain Truman, la puissante idéologie du « développement » dont l'histoire a été brillamment mise en évidence par Gilbert Rist<sup>6</sup>, allait se substituer

à la tutelle coloniale directe. La décolonisation politique n'est donc en rien une décolonisation de l'imaginaire et les revendications d'El-Kseur que l'on pourrait très bien retrouver dans les rapports du PNUD, du PAM et même de l'OMC comme de n'importe quel ONG développementiste, l'attestent suffisamment. Comme les « non-alignés » de la conférence de Bandoeng en 1955, nos insurgés se sont désalignés politiquement que pour mieux s'aligner sur le nécessaire « développement » qui ne pourra que permettre l'aspiration de s'intégrer à l'économie mondiale. Depuis les indépendances tous les mouvements révolutionnaires, marxistes, socialistes ou ici de type plutôt anti-étatique, ont repris ce discours d'intégration civilisationnel. Les « Aarchs » (l'organisation autonome de l'insurrection) sont peut-être archaïques pour tout progressiste (Semprun, p. 16) du fait de leur soubassement communautaires - c'est-à-dire posés sur des relations sociales encore non réifiées -, il n'en reste pas moins que nos insurgés eux aussi, ne réclament que de prendre part à la Marche royale du progrès.

De plus, il est quand même difficile de décrire l'insurrection comme anti-étatique comme le fait l'auteur. Elle est bien plutôt contre l'Etat corrompu et son système clientéliste, que contre

l'Etat-nation en soi. La revendication n°9 ne réclame-t-elle pas être « pour un Etat garantissant tous les droits socio-

économiques et toutes les libertés démocratiques », sans parler de la reprise de toute l'idéologie philosophique de l'Etat démocratique qui réclame que « la consécration d'un Etat de droit exige la séparation des pouvoirs, et une indépendance de la justice qui garantit l'égalité des citoyens devant la loi ». Et quand on parle des « droits socio-économiques qui garantissent la préservation de la dignité humaine, une vie décente et digne de tous les algériens », on croit encore rêver ! On sait en effet comment le Droit et le Marché sont les deux éléments concrets de « l'unité du libéralisme » (cf. J.-C. Michéa, *L'Empire du moindre mal*).

Mais plus encore, les revendications révèlent aussi l'imprégnation de la mystique du volontarisme de l'Etat-Providence

de relance keynésienne. Nos insurgés réclament ainsi « une politique de formation professionnelle et d'insertion socio-professionnelle durable », un « plan socio-économique d'urgence » qui soit un « plan de développement régional efficient [et qui] implique la mise en place de mesures incitatives performantes, une politique fiscale appropriée ». Et enfin pour couronner le tout, « une relance économique capable d'ouvrir des horizons prometteurs pour la jeunesse » qui puisse « répondre aux exigences des normes internationales tel que le week-end universel. Elle exige une juste répartition des richesses nationales orientée vers une politique économique créatrice de richesses et productive, assortie de mesures d'insertion telle la mise en place d'une allocation chômage et d'aide à la recherche de l'emploi à hauteur de 50% du SNMG ». L'insurrection algérienne, malgré ses sympathiques formes politiques d'auto-organisation, ne baigne encore que dans cette nostalgie altermondialiste pour l'Etat-Providence administrant l'économie à Papa. Là encore les revendications d'El-Kseur ressemblent trop aux revendications du mouvement ouvrier et à la « lutte des classes », qui depuis le XIXe siècle n'ont été qu'un vaste mouvement immanent au capitalisme et à ses catégories de base<sup>7</sup>. Il n'y a donc là aucune critique de l'invention du travail, de sa division ultra-raffinée, du

### L'invention de l'économie comme « abstraction réelle »

« La valeur d'un produit est déterminée uniquement par la quantité de travail abstrait contenu dans la marchandise, ce qui annule toutes les différences qualitatives des travaux et des produits. Ce processus étend son effet d'abstractification à la vie sociale tout entière. [...] Parce que la marchandise se fonde sur le travail abstrait et la quantité abstraite, on peut appeler la société marchande une société de l'abstraction. [...] Les abstractions (comme le travail abstrait, transformé en valeur puis en argent) y sont devenues des réalités matérielles - même s'il est difficile à la conscience positiviste de concevoir que quelque chose puisse être à la fois une réalité et une abstraction. »

Anselm Jappe, *L'Avant-garde inacceptable : Réflexions sur Guy Debord*, Lignes, 2004.

<sup>6</sup> Gilbert Rist, *Le développement : histoire d'une croyance occidentale*, Presses de Science Po, 1996, réédition 2005.

<sup>7</sup> Krisis, chapitre X « Le mouvement ouvrier : un mouvement pour le travail », dans *Manifeste contre le travail*, 10/18, 2002, p. 53-57. On verra aussi chez A. Jappe, la démonstration du comment « la lutte des classes a été la forme de mouvement immanente au capitalisme, la forme dans laquelle s'est développée sa base acceptée par tout le monde : la valeur. (...) Le mouvement ouvrier a toujours été le représentant d'un des pôles de la société capitaliste : le prolétariat. Les intérêts de celui-ci se sont révélés, à la longue, pas du tout incompatibles avec le développement du capitalisme », dans *Les Aventures de la marchandise, Pour une nouvelle critique de la valeur*, Denoël, 2003, p. 109 et 110.

« développement », et de l'économie inventée, on ne voit là que des revendications de type altermondialiste d'intégration toujours plus poussée et enthousiaste à la Méga-machine planétaire.

Ici, l'impasse de l'apologie de l'insurrection algérienne doit être replacée au travers de l'horizon plus large de la remise en cause au sein de la mouvance libertaire de l'auto-organisation et de l'auto-gestion comme fin en soi. L'apologie par Debord des conseils ouvriers n'a été que de mauvais conseil, c'est-à-dire que privilégier certaines formes politiques mêmes autonomes si elle est nécessaire, elle ne suffit pas : « La théorie de la gestion ouvrière de la société par les conseils ouvriers écrit Anselm Jappe, ignore complètement le mouvement du capitalisme : elle conserve toutes les catégories et les caractéristiques du capitalisme : salaire, échange, loi de la valeur, limitation de l'entreprise, etc. Le socialisme qu'elle nous propose n'est qu'un capitalisme... démocratiquement géré par les ouvriers »<sup>8</sup>. Il ne s'agit plus alors d'auto-gérer l'économie, de créer un conseilisme économique (le « communisme de conseils » a été défendu par A. Pannekoek et Paul Mattick et soutenu par la mouvance dite « ultra-gauche »), et l'on sait que l'auto-gestion anarchiste dans la guerre d'Espagne ne s'est en rien opposée au travail et au reste du processus de modernisation marchande de la vie - même s'il y a eu des formes de résistances à la base à celui-ci<sup>9</sup> -, justement parce que l'autogestion ou le conseilisme restent marqués par la fausse opposition entre le capital et le travail qui n'est qu'une contradiction interne au développement illimité du capitalisme. Pour *s'opposer à l'économie tout court*, « la politique n'est pas une solution » et on a vu partout que « l'auto-gestion ouvrière a enfin trouvé une parodie cruelle dans l'idée d'une " démocratie des actionnaires " » n'hésite pas à écrire A. Jappe<sup>10</sup>.

Si les formes politiques de l'auto-organisation, y compris le fonctionnement communautaire des assemblées des villages kabyles, restent primordiaux, elles sont nécessaires mais pas suffisantes. Il faut maintenant que ces formes ne soient pas seulement fétichisées politiquement, mais qu'elles deviennent des formes de vie autonome, c'est-à-dire qu'elles organisent non pas le rattachement démocratique à l'économie, mais la réappropriation générale et auto-déterminante de l'existence en dehors d'une économie qui ne vit plus que de sa mort lente. La traduction en arabe de l'ouvrage de P.M., *Bolo'bolo*, est déjà faite, il ne lui manque donc plus qu'un éditeur, et nous ferons alors nous aussi *l'apologie de la prochaine insurrection algérienne*.



Clément.



**Des amis de la Ramade,  
Du côté de la Ramade,  
1993-2002. A compte  
d'auteur, 2002, Diffusion,  
Des Amis de la Ramade,  
B.P. 6, 43380 Lavoûte-  
Chilhac (10 euros).**

Voici un ouvrage relatant près de dix années de lutte contre la modernisation marchande de la vie (et ses différents masques sous les traits de « la lutte contre la désertification des campagnes », du « développement local » et « durable », etc.) dans une petite vallée de l'Auvergne, la Ramade (Haute-Loire), que l'on aimerait voir et lire plus souvent tellement il est stimulant<sup>11</sup>.

<sup>8</sup> Et Jean Barrot poursuit, « de deux choses l'une : ou bien les conseils ouvriers voudraient fonctionner autrement que les entreprises capitalistes, ce qui serait impossible, les rapports de production restant capitalistes ; les conseils ouvriers seraient alors balayés par la réaction (qui aurait sa source principale dans la survivance de ces rapports). Car les rapports de production ne sont pas des rapports d'homme à homme (voir la définition de *Socialisme ou Barbarie* : les rapports de production capitalistes existent là où il y a des dirigeants et des exécutants) mais la manière dont se rapportent les uns aux autres les différents *facteurs* du processus de travail : le facteur « subjectif » : la force de travail humaine, et le facteur « objectif » : les moyens de production, les matières premières, etc. Ce qui fait l'essence des rapports capitalistes, c'est le surgissement des facteurs objectifs comme puissance *étrangère* au travailleur, puissance qui le domine en tant que *capital*. Le rapport « humain » dirigeant-dirigé n'est qu'une manifestation du rapport fondamental salariat-capital. Ou bien les conseils ouvriers accepteraient de fonctionner comme entreprises capitalistes. Mais alors le système des conseils n'y survivrait pas, sinon comme illusion destinée à masquer l'exploitation, et les dirigeants « élus » ne tarderaient pas à devenir en tous points identiques aux capitalistes traditionnels : la fonction de capitaliste, dit Marx, tend irrésistiblement à se séparer de celle de l'ouvrier : « La loi veut du reste que le développement économique attribue ces fonctions à des personnes différentes ; ... telle est la tendance dans la société où prédomine le monde de production capitaliste. » La gestion ouvrière aboutirait ainsi au capitalisme : ou plutôt le capitalisme n'aurait jamais cessé d'être avec tous ces corollaires : concurrence, salariat... », Jean Barrot, *Communisme et question russe*, Éditions de la Tête de Feuilles, 1972, p. 171-172.

<sup>9</sup> Cf. Michael Seidman, « Pour une histoire de la résistance ouvrière au travail » (en trois parties), en ligne sur le site de la revue ultra-gauche *Echanges et Mouvements*, où il retrace les résistances au travail (en fait plutôt à sa productivité) à Barcelone pendant la prise de contrôle des usines par les syndicats durant la Guerre d'Espagne, et lors du « Front populaire » en France notamment au travers de l'exemple des usines Renault.

<sup>10</sup> Pour la remise en question de l'auto-gestion cf. aussi A. Jappe, *op.cit.*, p. 166-174.

<sup>11</sup> J.-C. Michéa écrit à propos de ce livre même que cette « lutte menée conjointement par des militants ruraux issus de la tradition situationniste et par des habitants du lieu, marqués, au départ, par des traditions très différentes - me semble particulièrement exemplaire de ces révolutions culturelles, et du travail de langage qu'elles impliquent, qu'il s'agit à présent d'accomplir partout », dans *Orwell éducateur*, Climats, 2003, p. 82.

Car voilà comment une bande de contestataires avides d'autonomie et appuyés par différents usagers de la vallée (paysans, chasseurs, promeneurs, etc.), ont fait feu de tout bois – et c'est le cas de le dire – contre un projet de création d'une réserve de chasse privée pour touristes sur plusieurs centaines d'hectares (<http://domainederaboulet.com/Pages/biotope.html>), et voulant par là exproprier l'usage public des chemins vicinaux qui allaient alors la traverser. Mais rien là d'une banale affaire de voisinage, comme lors de ces manifestations qui ne critiquent que partiellement la société industrielle contre par exemple l'implantation de telle méga-décharge à côté de la dernière nappe pavillonnaire qui encercle tel ou tel village péri-urbain. C'est là, dans les articles, lettres ouvertes aux « responsables » (élus locaux, sous-préfet, écologistes, etc.), moqueries et invectives qui sont publiés à leur



Le domaine de chasse privée de Raboulet dans la vallée de la Ramade en Auvergne

encontre dans un petit journal local – et qui sont dans cet ouvrage en grande partie rassemblés -, une opposition sans faille à l'approfondissement de l'économie au dedans de nos vies à mesure qu'elle nous retire les dimensions encore vivantes de ce que nous ne sommes plus, dès lors que nous allons travailler pour nous vendre et acheter tous les « produits » qui ont creusé à la place des ruines de notre vie, un vaste bassin autorégulé pour la reproduction incessante du fric. Et dès l'introduction le ton est donné : « La mentalité progressiste s'est longtemps moquée de l'immobilisme des campagnes. Depuis, compétition sociale et marche forcée vers un « mieux » désincarné ont imposé des *changements* continus dans tous les aspects de la vie : les individus, dépouillés de leurs pratiques, de leurs repères, de leurs bases arrière, sont tenus dans une situation de dépendance d'où découlent demandes de protection et de sécurité. Alors, par une inattendue inversion des valeurs, c'est vouloir *conserver*, quand c'est possible, par exemple un chemin public ou un territoire non perverti, qui peut redonner le goût de l'autonomie, ou à tout le moins provoquer de réjouissantes bouffées d'air frais » (p. 7). L'autonomie et la liberté, voilà en effet le sillon des luttes menées dans ce petit coin d'Auvergne, parce « qu'il est vrai que la collectivité rurale a gros à y perdre : son mode de vie, son territoire, ses relations de voisinage, ses usages ancestraux. L'alternative est claire : ou bien elle se laisse corrompre par des promesses économiques hasardeuses (la carotte de l'emploi) ou bien elle refuse l'appauvrissement de son mode de vie » (p. 33). « La condition pour préserver son intégrité (physique et morale) c'est d'accroître son autonomie en se tenant hors de portée du cyclone. Les campagnes dites « en perte de vitesse » ne doivent en aucun cas être sacrifiées à des

opérations de soi-disant sauvetage économique (au rang desquelles figure le tourisme), car elles constituent pour des milliers d'individus le territoire permettant de repartir à la base, pour un nouveau départ, une fois sortis de l'odyssée industrielle » (p. 52).

Attentifs à ce qu'ils ressentent, fidèles à leur expériences personnelles qui donnent à chaque fois ses couleurs toujours

plus vives à un « monde » qui finalement n'existe pas sans nous<sup>1</sup>, ils refusent avec la plus grande énergie – et certainement aussi avec combien de déceptions ? – face à ce projet de création d'une chasse privée autour du hameau de Raboulet, de se laisser duper non seulement par toutes les justifications économiques dont chaque nouveau mensonge avoue le précédent, mais plus encore par l'organisation d'un **a p p a u v r i s s e m e n t** généralisé de la vie sensible où chaque jour il nous faut y devenir si étranger à

nous-mêmes. Partout, l'invention de l'économie, c'est-à-dire, *l'organisation de la place aujourd'hui déterminante qu'a pris l'échange au dedans de nos vies* (et qui fait de l'échangisme obligatoire, la possibilité, le contenu et l'intensité morte de nos vies) a d'abord pour condition de possibilité interne, la « mise hors jeu de la subjectivité » (M. Henry) de la réalité réelle. Car l'échange est d'abord possible par la comparaison égalitaire (au travers de la « forme-valeur ») des termes vivants et ontologiquement incomparables, puis échangés. Donc, de fait, l'échange est l'ennemi mortel de notre vie en tant que la domestication de l'homme par l'économie, d'autant plus si maintenant il n'y a plus de vie sur Terre qui ne soit un échangisme généralisé et mondialisé. Et en effet, dans la vallée de la Ramade comme partout ailleurs dans l'unidimensionnalité de l'économie inventée, on retrouve « l'intention de remodeler le territoire exclusivement pour lui faire cracher du fric. Le pire est qu'avec ce projet [de chasse

<sup>1</sup> On verra là-dessus la notion de « corropriation » utilisée par Michel Henry, dans *La Barbarie*, Puf, 1987, 2005. Il décrit cette « corropriation » en ces termes : « la nature, déjà, loin d'être originellement un objet d'intuition, est le corrélat de la praxis vivante, elle est la nature inorganique de la subjectivité organique. La structuration de l'être s'accomplit d'abord à l'intérieur de cette subjectivité et comme sa structure même (...) Non seulement la nature mais toute l'activité sociale qu'il nous semble voir s'accomplir hors de nous, trouve en réalité en nous et dans notre subjectivité sa préfiguration et ses lois », Michel Henry, « Préalables philosophiques à une lecture de Marx », in M. Henry, *Pbénoménologie de la vie. Tome III. De l'art et du politique*, Puf, 2004, p. 49.

privée] pénétrera la mentalité de services (“ on vient, on repart ”), à l’opposé du mode de vie paysan où l’on n’est jamais quitte. Auparavant, on essayait surtout que l’argent apparaissent au minimum. La vie reposait d’abord sur des activités directes de subsistance qui fournissaient l’occasion d’échanges de coups de main et de travail en commun. A l’opposé, le projet soutenu en haut lieu consiste à régler la vie de cette vallée uniquement sur le profit réalisable à vendre des journées de chasse ! Il n’y a pas de terres à gaspiller quand, à tant de gens, manquent indépendance et liberté » (p. 35). C’est donc bel et bien une résistance aux transformations susceptibles d’affecter en profondeur les formes de sociabilité que l’on retrouve autour

de la Ramade : « Quand on donne à un pays, comme seule finalité, de faire jaillir du fric, il ne faut pas s’étonner que la vie en soit transformée. Le paysan meurt quand il ne produit plus qu’une chose et doit passer pour le reste au supermarché, comme tout le monde. Voilà le temps des exploitants agricoles qui, selon leur adresse à triompher des pièges du crédit et des variations en cours, se retrouvent : soit, parce qu’endettés à mort, agriculteurs devenus ouvriers, qui ne sont plus maîtres chez eux ; soit gestionnaires, particulièrement au fait des astuces pour cumuler les aides de toutes sortes [...] Mais les aides (calculées sur le volume de production, têtes d’élevage, nombre d’hectares, etc.) restant à peu près stables, le pactole est divisé sur l’effectif moindre restant. Voilà pourquoi les pontes agricoles verrouillent à ce point la profession : sans l’agrément donné par ceux-ci, au travers de la MSA qu’ils dirigent, pas de reconnaissance par l’Etat de l’exploitation agricole (donc, pas d’aides). L’installation des jeunes est une comédie où le seul critère est en fait l’acceptation de la spécialisation, de la production de masse et de l’endettement, dont on a vu en Bretagne où tout cela mène » (p. 34 et 35).

Et bien entendu les opposants au rétrécissement continu et régulier de la sphère de l’existence libre sous les coups du perfectionnement de la vie marchande, se sont vu dire « qu’il faudrait faire “ tourner l’économie ” ; mais jamais il y a eu autant de chômage que depuis qu’on nous bassine avec l’économie » (p. 23). Car en effet, « une opinion sincère et désintéressée pouvait croire il y a encore peu que la multiplication de la production et des échanges rendrait la vie en société plus aisée : or, on voit maintenant que la pauvreté croît avec la masse des marchandises produites. A cela, les “ responsables ” répondent que c’est parce qu’on ne fait pas encore assez de place à l’économie ; l’honnêteté serait d’admettre qu’elle a déjà tellement envahi la société qu’elle en

### La Méga-machine organisant l’interdépendance échangiste de tous avec tous, en 1910 : l’intégration d’un Marché national.

« L’immense stock de vins constitué au sud-est des Cévennes s’écoule dans le couloir de Rhône et Saône vers les agglomérations ouvrières de Paris et du Nord ; les réserves de céréales de la Brie, de la Beauce, de la Bresse, du Toulousain déterminent un autre mouvement dans la direction des régions pauvres. De Boulogne, de la Rochelle ou des Sables, d’Arcachon, les trains de marée s’en vont vers la capitale, vers les pays de l’Est, et jusque dans la Provence, insuffisamment approvisionnée par Marseille. Du Nord, par les canaux et par l’Oise, la houille et les matériaux de construction gagnent Paris, tandis qu’autour de Paris dans toutes les directions, s’écoulent vers les grandes et petites capitales provinciales les mille et un produits de l’industrie parisienne. Cocons et soies grèges remontent des Cévennes à Lyon, d’où un long ruban de soirie descend incessamment sur Paris. Vers Paris convergent encore fruits normands et bretons, beurres de toutes les régions de l’Ouest, volailles bressannes ou mancelles, moutons algériens, boeufs flamands ou charolais, primeurs du Comtat ou d’Afrique »

Henri Hauser, *La France et ses colonies*, cours de géographie de la classe de première, 1910, cité par J.-P. Daviet, *La société industrielle en France, 1814-1914*, Seuil, 1997.

exclut les hommes dont certains n’ont plus qu’à crever de froid dans la rue » (p. 49).

Bien sûr on retrouve dans cet anti-économisme inabouti des Amis de la Ramade, la vieille idée que finalement le problème avec l’économie vient seulement que « quand un moyen devient une fin en soi, il est incontrôlable : tout soumettre au jeu de l’argent est destructeur. Le développement économique, qui a pu apporter des “ facilités ” à l’existence humaine, finit par lui en retrancher davantage » (p. 49). Et c’est bien là encore penser que l’on pourrait finalement se contenter de « limiter » et d’« autolimiter » (et on ne cite pas Castoriadis pour rien dans cet ouvrage) le « moyen » économique devenu finalité totale, pour le remettre simplement à la « juste place » qu’il n’aurait jamais dû quitter. Comme K. Polanyi et tous les croyants dans l’existence substantive, naturelle et transhistorique de l’économie, le regain de cette rengaine du passage d’une économie naturelle de simple « moyen » à une « fin », ramène pourtant à l’économique qui est toujours (qu’il soit moyen ou fin) le « procès » objectif, réaliste et séparée de la vie consistant dans la satisfaction de soit-disant « besoins matériels ». Il vous faut bien vous nourrir madame ? Mais alors rétorque S. Latouche, « faut-il pour autant attribuer une “ économie substantive ” aux chiens, aux chats et aux arbres ? », si l’on part sur la niaiserie ethnocentrique d’une telle définition<sup>2</sup>. L’économie est en effet toujours référencée comme étant la production des conditions physiques et sociales les plus importantes pour vivre. Et ce « noyau économique » postulé comme éternel, est toujours conçu sur le mode réaliste, mais reste pourtant un

<sup>2</sup> S. Latouche, *La déraison de la raison économique*, Albin Michel, 2001, p. 174.

simple fonctionnalisme largement occidental-centré sur la séparation entre la nature et la culture. Critiquer simplement l'économie dans son surgissement (son « désencastrement ») comme nouvelle « fin », c'est là encore « s'arrêter en chemin » et considérer encore l'économique comme l'évidence, parce que l'ethnocentrisme occidental postule le soit disant partage universel de l'expérience de la survie biologique, ce qui est une aberration. C'est justement parce que le réductionnisme du biologisme survivaliste est une vision du monde qui se fait passer pour universelle, que l'économie en tant que « moyen » (réduction de la vie à la survie équipée) est déjà à réfuter<sup>3</sup>. C'est l'accepter déjà comme « moyen », c'est-à-dire comme quelque chose de l'ordre d'un moyen/fonction substantiel, naturel et transhistorique, qui pousse déjà au projet de « limiter l'économie », que ce soit en lui donnant une morale (écologiste ou socialiste) ou en la réglementant. Cependant il serait dur de faire de cette question de la « critique de l'économie tout court » (A. Jappe) un reproche fondamental aux Amis de la Ramade, vu que leur ouvrage ne porte évidemment pas sur ce débat qui d'ailleurs n'est apparu que depuis les années 2000<sup>4</sup>.



Quoi qu'il en soit, cet ouvrage donne vraiment à réfléchir sur une opposition concrète à la mise en valeur marchande d'un territoire, et notamment par la mise en lumière des politiques d'aménagement du territoire en milieu rural, qui ne sont que son avant-garde (et notamment le SMAT, le Syndicat Mixte d'Aménagement Touristique). Il faut noter aussi l'acuité des

critiques portées par ce collectif, puisque les écologistes (« La prolifération des nuisances et des écologistes dans la société industrielle va de pair ») comme ceux qui pensent qu'il faut « revenir en arrière » à la brave société paysanne, en prennent pour leur grade : « Contester tout cela ce serait s'opposer au développement et au progrès, ce serait vouloir un retour en

arrière. Hélas ! on le subit déjà : la multiplication des sans-logis témoigne de l'appauvrissement d'une partie de la société au profit de nouvelles féodalités. Si foncer en avant tête baissée fait revenir en arrière, c'est que le vrai progrès est ailleurs et certainement pas en sacrifiant tout aveuglément aux fantaisies de l'économie et à ceux qui en profitent. Le vrai développement est celui qui laisse ses chances au futur » (p. 29). Dans un texte intitulé « L'impossible retour » on lit aussi que « ce qui a réuni Des amis de la vallée de la Ramade n'est évidemment pas la volonté de ressusciter le monde paysan d'antan ; mais, à partir de la reconnaissance de ce qui l'a conservée de si belle manière jusque là, on peut former le projet de préserver la vallée, si cela se peut, des nuisances de la spéculation financière et des plans technocratiques qui font tant de mal partout... Cette vallée est restée à l'écart du fait de sa situation géographique particulière [vallée éloignée de tous les nœuds de transport de marchandises] et grâce à l'obstination paysanne attachée à son mode de vie. Sa valeur, c'est ce qui a réussi à se perpétuer, et qui a fait la preuve de sa solidité : autosubsistance paysanne, moindre exposition aux égarements du marché ou du crédit... Il y a conflit sitôt qu'on veut soustraire le pays à ceux qui y vivent, et qui le façonnent jour après jour, pour le livrer à ceux qui veulent l'accaparer pour l'aménager en décor à fric. Bien imprudent serait celui qui se fierait à la société présente comme à quelque chose de solide et qui accepterait de lui sacrifier ses " bases arrières ", là où il se sent chez lui et peut trouver refuge le cas échéant. Le risque d'être toujours plus livré, pieds et poings liés, au flux du marché et de la finance (licenciements, précarité), sans recul et sans défense, devient manifeste » (p. 50-51). Une lecture donc stimulante, racontant des luttes concrètes concernant la défense d'usages et la réappropriation de savoirs et savoirs-faire, pour dégager toujours le plus de jeu possible entre le machinal et le non-machinal, entre ce qu'il nous reste et que nous devons conserver et ce qu'il nous reste à faire, entre l'intégration à l'économie et la tension vers une sortie collective de l'économie.

<sup>3</sup> On ne peut que rester dubitatif devant les conclusions que tire S. Latouche de ses vues pertinentes sur K. Polanyi et son « économie substantive », dans *La déraison de la raison économique*, op. cit, chapitre « En deçà ou au-delà de l'économie », pp. 167-188. On se demande encore comment après avoir fait la critique implacable de l'économisme ontologique de Polanyi, S. Latouche nous refait le coup de C. Castoriadis sur l'économie qui ne doit plus être « fin » mais redevenir moyen (p. 187). On pensait que tout cela volait aussi forcément en éclat avec la critique de Polanyi. « En deçà de l'économie » serait justement le « réenchâssement » inauthentique du « moyen » qu'est l'économique dans le social, dont Latouche a bien montré qu'il continu à postuler la naturalisation de l'économique. S. Latouche parle pour s'opposer à ce projet de revenir « en-deçà de l'économie » en la « réenchâssant », de choisir d'aller au contraire « au-delà de l'économie », c'est-à-dire par le refus de la perspective polanyienne. Cependant, Latouche reste très ambigu sur cette rupture puisqu'il parle alors d'une manière contradictoire d'un « véritable réenchâssement » (p. 186) de l'économique dans le social, ce qui postule d'ailleurs encore la naturalisation de ce « noyau économique » par la simple réutilisation de la métaphore polanyienne du « désencastrement ». Alors « en-deçà » ou « au-delà » de l'économie, il faudrait savoir et choisir ? Latouche semble encore empêtré dans cette alternative là, contradiction majeure de l'œuvre stimulante de S. Latouche qui n'a jamais su choisir entre ce « véritable réenchâssement » et la « sortie de l'économie » qu'il a proposé par ailleurs, et à laquelle nous nous rattachons.

<sup>4</sup> Cf. par exemple, Anselm Jappe, *Les Aventures de la marchandise. Pour une nouvelle critique de la valeur*, Denoël, 2003.

Clément.

# George Orwell

## *Comme critique du machinisme*

« C'est [...] parce que sa bienveillance et sa sympathie naturelles pour les gens ordinaires l'immunisait contre le mythe inquiétant d'un "socialisme scientifique" (parent symétrique, sur ce point, de la « science » économique libérale) que George Orwell demeure la meilleure référence de tous ceux qui ne résignent pas au "cauchemar climatisé" que les classes qui nous dirigent trouvent le plus grand intérêt à construire. »

J.C. Michéa, *Impasse Adam Smith*.

Si l'œuvre de George Orwell est aujourd'hui facilement accessible au lecteur francophone (L'Encyclopédie Des Nuisances a en effet publié l'ensemble de ses essais, articles et lettres en quatre volumes) il n'en demeure pas moins que sa pensée reste largement méconnue du grand public. Parlez de Georges Orwell et personne ne manquera pas de vous citer le célèbre *1984*. Pourtant, ce serait lui faire injure que de limiter sa contribution politique à ce seul roman. Le regard sans concession qu'il porta sur sa société en pleine mutation l'a en effet amené à développer une fine analyse qui reste aujourd'hui d'actualité. Ainsi, en est-il par exemple de la place qu'il accordait à l'intuition populaire et à ce qu'il appelait la *common decency*. Le texte qui suit est extrait du sixième bulletin d'information anti-industriel espagnol *Los Amigos de Ludd*. Si nous avons jugé utile de le traduire c'est parce que celui-ci met en lumière une autre facette importante de sa réflexion trop souvent restée dans l'ombre : *la critique du machinisme et du progressisme*.

Steeve

L'œuvre de George Orwell a la malchance d'être connue sous une forme très fragmentée. Ses œuvres les plus célèbres, *Hommage à la Catalogne*, *La ferme des animaux* et *1984*, ne forment seulement qu'une partie d'un ensemble plus vaste et plus riche. Un des aspects fondamentaux de son œuvre, méconnu de ses lecteurs en castillan, est la critique du machinisme et du progressisme. S'il est vrai qu'il n'exposa pas sa pensée sur ces questions de manière systématique et définie (excepté peut-être dans le premier livre que nous allons commenter), ses notes, dispersées tout au long de son œuvre, sont d'une splendeur exceptionnelle (La plupart des références appartiennent à des livres épuisés il y a longtemps ou encore sans publication intégrale en castillan). C'est de ces passages dont nous parlerons par la suite.

### **Le quai de Wigan**

Dans une œuvre publiée en Angleterre en mars 1937 (pendant qu'il luttait sur le front de Huesca), *Le quai de Wigan*, Orwell décrit les conditions de vie des mineurs du nord de l'Angleterre, où subsistent les formes d'exploitations sauvages du XIXe siècle, que l'écrivain avait connues l'année précédente. Stupéfait par la misère dans laquelle vivent les mineurs et

leurs familles, mais aussi par leur dignité et leur force de caractère (qu'à partir de ce moment il appellera « common decency »), Orwell consacre la seconde partie de son livre à analyser le mouvement socialiste qui prétend en terminer avec l'exploitation de l'homme par l'homme. Dans un chapitre essentiel (le XII), il étudie les raisons pour lesquels le socialisme ne réussit pas à attirer et organiser les masses qui devraient souhaiter l'abolition du travail salarié et de la société de classes. La conclusion d'Orwell est que les objectifs mêmes du socialisme, tels que les exposent ses paladins officiels, repoussent les gens ordinaires : « On représente toujours le monde socialiste comme un monde complètement mécanisé et immensément organisé, dépendant de la machine comme les civilisations de l'antiquité le furent de l'esclave ». Cependant, bien que l'idée de renoncer à la machine d'un jour à l'autre soit une idiotie, le machinisme n'est pas particulièrement aimé par la majorité de la classe ouvrière anglaise : « malheureusement, le socialisme, tel qu'on le présente d'habitude, est attaché à l'idée du progrès mécanique, pas seulement comme un développement nécessaire mais comme une fin en soi, presque comme une forme de religion » (Cette attitude face au dogmatisme techniciste de la gauche réapparaît de temps à autre, comme nous le verrons, dans

les écrits d'Orwell.)

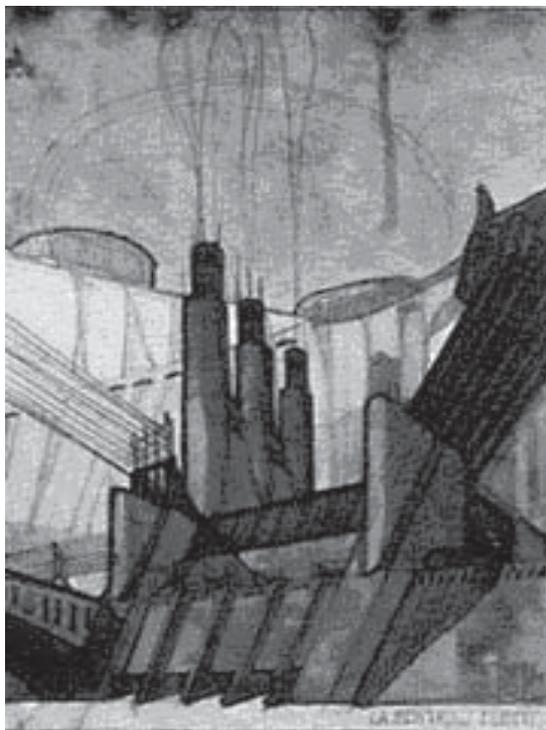
La majorité des socialistes annoncent qu'après l'instauration du socialisme le développement de la machine ne sera pas comparable à ce qui se perçoit déjà dans les années 30. Orwell, cependant, réplique à cela ce que beaucoup pensent : « Il n'y a probablement personne capable de penser et de ressentir qui n'ait regardé la tranchée d'un gazoduc sans penser que la machine est l'ennemie de la vie ». Le socialisme majoritaire prétend faire de ces horreurs quelque chose de presque beau ; les impressions de dégoût ou de répulsion face au machinisme deviennent par conséquent quelque chose à réprimer (en soi-même) si l'on veut être un bon socialiste. Les apologistes du monde des machines mettent toujours en avant la quantité de « temps libre » dont nous disposerons grâce à l'économie de travail que nous garantira la mécanisation totale. Orwell se demande : « Du temps libre pourquoi ? ». La réponse est évidente : pour être et penser comme ces apologistes. C'est-à-dire, les habitants du *Meilleur des mondes*.

L'analyse d'Orwell atteint ici sa plus grande profondeur : dans un monde dans lequel les machines font tout le travail « dur » (en supposant toutefois que cela soit possible), il n'y pas de place pour les meilleures qualités de l'homme. Celles-ci (inventivité, ténacité, coopération, imagination, esthétique, goût pour le travail bien fait) se développent « en opposition à certain type de désastre, dégât ou difficulté ». Croire que ces hommes tendres à la vie agréable qui peuplent les utopies mécanistes s'adonneront à l'art pendant leur « temps libre », comme le propose dans ses œuvres l'écrivain H.G. Wells (dont nous parlerons plus loin) c'est ne pas s'être rendu compte de ce fait : la technique aide à donner forme au monde dans lequel évoluent et agissent les êtres humains et par conséquent à eux-mêmes<sup>1</sup>. Si la technique garantit leur survie et leur confort sans avoir à travailler, ils ne se sentiront absolument pas poussés à donner un sens à leur temps, soit-il libre ou pas.

Comme si cela ne suffisait pas, le fait d'imposer une « avancée » technique n'a souvent rien à voir avec les avantages qu'elle offre : Orwell donne l'exemple de la voiture, dont il a été le témoin de l'implantation massive en Angleterre, et de la quantité de morts par accident de la route qu'elle entraîne. Cela dit, la voiture promettait le confort et sa conduite se faisait alors toujours plus facile, et une des caractéristiques de la technique est de ne pas s'arrêter à une « amélioration » donnée (qu'elle le soit vraiment ou non), mais de rechercher continuellement de nouveaux développements qui

augmentent le confort. « En s'attachant à l'idéal d'efficacité mécanique, on s'attache à l'idéal de mollesse. Mais la mollesse est répugnante ». Ce progrès comporte une dégénération, car chaque être humain renonce à son autonomie pour en retour ne plus avoir d'effort à fournir<sup>2</sup> ; et la condition préalable requise de la liberté est l'autonomie.

L'étape, logique, qui suit est de s'interroger au sujet de la nature du travail, ce travail dont sont sensées nous libérer les machines. « Est-ce du travail que de creuser, travailler le bois, planter des arbres, élaguer, faire du cheval, pêcher, donner à manger aux poulets, jouer du piano, prendre des photos, construire une maison, cuisiner, coudre, réparer les chapeaux, réparer les motocyclettes ? » Il y a des personnes qui conduiront à terme nombre de ces activités pendant leur temps libre avec plaisir, de telle sorte que « l'antithèse entre le travail, considéré comme quelque chose d'intolérablement ennuyeux, et le non-travail, considéré comme quelque chose de désirable, est fausse ». L'être humain a besoin de faire des efforts quand il ne s'adonne pas à une activité basique (manger, dormir, copuler, ...), « l'homme n'est donc pas, comme semblent



le croire les hédonistes les plus vulgaires, un estomac sur pattes ; il a aussi des mains, des yeux et un cerveau ». Dans un monde où les machines se chargeraient des tâches les plus pénibles, les hommes demanderaient immédiatement que soient créées les machines adéquates pour effectuer le travail moins pénible... en incluant l'art. Le travail créatif (les *hobbies*) des sociétés industrielles modernes fait appel au machinisme à tout moment, ne serait-ce que pour disposer des outils et des matières premières que l'on pense utiliser. Mais pas seulement ça : l'usage industriel de la machine a supposé un appauvrissement de toutes les tâches humaines

<sup>1</sup> En 1939, Orwell aurait écrit : « Probablement [Dickens] n'aurait jamais admis que les hommes soient aussi bons que leur degré de développement technique leur permet d'être » (Charles Dickens).

<sup>2</sup> La validité de cette critique d'Orwell est évidente. Pour ne pas parler du spectacle honteux de ces adolescents qui utilisent des ascenseurs pour monter aux premiers étages – ou en descendre – ou pour sortir d'une station de métro qui dispose d'escalators, nous pouvons penser à l'économie considérable de mémoire humaine que suppose l'usage du téléphone portable pour conserver les numéros de téléphone. Ces même *usagers* voudront-ils dédier une minute de leur temps à mémoriser un poème ?

qu'il a remplacé.

« Mais, peut-on se demander : pourquoi ne pas conserver la machine *et en même temps* conserver le “ travail créatif ” ? ». Orwell rejette cette idée comme une absurdité « par un principe qui n'est pas toujours reconnu, bien que toujours valable : lorsqu'une machine est là, on est obligé de l'utiliser ». Personne ne tirera l'eau du puits avec un seau si l'on peut le faire du robinet. « Dans un monde où la machine pourrait tout faire, la machine ferait tout ». C'est pourquoi, non seulement la machine simplifie ou rend inutile le travail physique, mais elle *fruste* aussi la nécessité d'effort et de création de l'homme. Orwell voit (six décennies avant Internet !) que l'être humain idéal du machinisme est un « cerveau en bouteille ».

Les préjugés de l'industrialisation ne s'arrêtent pas ici. D'une certaine manière ils arrivent à mettre à l'écart tout ce qu'elle ne produit pas elle-même. Orwell s'est rendu compte que beaucoup de personnes préfèrent les pommes uniformes (et insipides) qui arrivent des Etats Unis plutôt que celles plus irrégulières (et savoureuses) que donnent les pommiers anglais. Pour triompher, la mécanisation doit faire reculer le bon goût, car sinon ses produits seraient rejetés. « Dans un monde sain il n'y aurait pas de demande pour des boîtes de conserve, d'aspirine, de gramophones, de tranchées d'oléoducs, de mitrailleuses, de journaux, de téléphones, d'automobiles, etc., etc. » mais la machine fonctionne par le fait accompli, et ici elle est déjà en marche<sup>3</sup>. Ce monde, donc, qui crée d'abord des désirs pour ensuite les rendre indispensables en même temps que d'autres produits, n'est pas sain.

Orwell connaît les racines historiques du machinisme. Depuis quelques siècles l'individu occidental ne peut s'empêcher d'appliquer son inventivité pour améliorer tout ce qui l'entoure. Dans un système capitaliste, le critère fondamental qui détermine l'implantation d'une évolution technique est sa viabilité commerciale ; la conséquence logique de cela est évidente : l'industrialisation est devenue folle. De là à ce qu'il y ait des individus, pas nécessairement malveillants ou cupides, capables de mettre leur talent créatif au service, par exemple, de l'industrie militaire... Malgré les réticences de nombreuses personnes, le progrès est, néanmoins, déjà en route : « le processus même de mécanisation est devenu une machine » dont personne ne maîtrise le cours.

Prenant en compte ces éléments, le problème du socialisme (qui est le mot qu'utilise Orwell pour désigner le mouvement qui désire abolir la société de classes) est que les mêmes personnes qui rejettent la civilisation de la machine ont l'habitude de relier le terme « socialisme » avec l'URSS et

la voracité industrielle des bolcheviques, et il y a réellement beaucoup de socialistes qui acceptent de bonne foi cette association. Orwell rejette la voie du retour au passé, idéalisé ou pas, qu'il ne croit ni désirable ni possible. Dédaignant toute foi en la « nécessité historique » (qui n'a pas empêché l'ascension de Hitler) il admet la difficulté de trouver une solution aux conflits que pose la société-machine : d'un côté,

le désir stupide de retourner aux temps des étrusques ou au féodalisme ; de l'autre, l'instauration à marche forcée d'« un monde sûr pour les petits hommes gros ». Bien qu'Orwell ne propose pas de solution à ce problème (il ne pourrait le faire), son mérite dans *Le quai de Wigan* est d'avoir su le poser en des termes corrects, ce qui constitue un premier pas pour son dépassement.

### Le monde moderne

Après *Le quai de Wigan* apparaissent dans les œuvres suivantes, davantage d'observations sur l'industrialisation et ses effets. Dans une note autobiographique pour une sélection d'auteurs du XXe siècle, Orwell dit : « J'apprécie la cuisine et la bière anglaise, le vin rouge français, le vin blanc espagnol, le thé indien, le tabac fort, les cheminées à bois, la lumière des bougies et les chaises confortables. Les grandes villes, le bruit, les automobiles, la radio, la nourriture en conserve, le chauffage central et les meubles “ modernes ” me déplaisent ». Il reconnaissait que cette société *managériale* était faite pour un type d'individu qui n'avait rien à voir avec le vieux monde (et il ne se référait pas précisément aux privilèges nobiliaires) : « une civilisation dans laquelle les enfants grandissent avec une connaissance intime de ses appareils électriques et une parfaite ignorance de la Bible. A cette civilisation appartiennent les personnes qui se voient plus à l'aise *dans* le monde moderne, les techniciens et les travailleurs très qualifiés, les pilotes et leurs mécaniques, les experts de la radio, les producteurs de ciné, les journalistes célèbres et les chimistes industriels ». C'est le monde des technocrates préconisé par James Burnham.

Une nouvelle fois Orwell voit dans la voiture une preuve de l'irrationalité moderne : le 25 juillet de 1940, pendant les bombardements de la Luftwaffe en Angleterre, il écrit dans son journal que « les pertes, c'est-à-dire, les morts, causées par les incursions aériennes du mois dernier s'élèvent à 340.

<sup>3</sup> « Nous dépendons tous de la machine, et si les machines cessaient de fonctionner la majorité d'entre nous mourrait. Il est possible de haïr la civilisation des machines, il est probablement correct de la critiquer, mais pour le moment on ne peut songer à l'accepter ou à la rejeter. La civilisation des machines *est là*, et, maintenant que nous sommes tous en elle, il est seulement possible de la critiquer de l'intérieur ».

Pour être exact, le nombre est sensiblement moindre que celui des morts sur la route pendant la même période ». Six ans plus tard, Orwell observe que les campagnes de prévention routière sont inutiles, puisque le tracé des routes n'a jamais obéi à un grand plan, mais que les gouvernements n'ont rien fait d'autre que d'adapter les villes au fur et à mesure des besoins croissants de l'automobile. Le seul moyen de corriger ces erreurs serait soit de refaire entièrement la carte routière (tâche matériellement impossible) soit de réduire de façon drastique la vitesse maximum admise, quelque chose de difficile à accepter pour la société industrielle, qui a besoin de salariés se déplaçant vite pour aller travailler ou dépenser leur salaire ; en outre, Orwell demande : « Quel conducteur va se traîner à 20 Km/h quand son moteur peut tourner à 80 ? ».

### Techniques modernes de domination

L'importance que donne Orwell aux techniques modernes de domination et de contrôle de masses dans son très célèbre *1984*, qui est d'une certaine façon une synthèse de ses réflexions au sujet de la technique <sup>4</sup>, est bien connue. Bien que cela soit seulement à cause des « progrès » mécaniques, les diverses sociétés de classes qui se succèdent dans l'histoire sont distinctes les unes des autres <sup>5</sup>. Dans un article de 1939, en référence au soit disant Etat soviétique, il dit : « Dans le passé, toute tyrannie était renversée tôt ou tard, grâce à la “ nature humaine ”, qui naturellement désire la liberté. Mais on ne peut pas être sûr que la “ nature humaine ” soit immuable. Il se peut qu'il soit possible de produire une race d'hommes qui ne désirent pas la liberté comme de produire une race de vaches sans cornes. L'Inquisition échoua, mais à cette époque là l'Inquisition n'avait pas les ressources de l'Etat moderne. [...] La suggestion de masse est une science de ces vingt dernières années et nous ne savons pas encore quel succès elle aura » ; mais il n'est pas plus clément avec les démocraties occidentales : « Dans l'état de développement industriel que nous avons maintenant atteint, le droit à la propriété privée signifie le droit à exploiter et à torturer des millions de ses semblables. » Dans son compte rendu du livre *Nous autres* de Zamiatine, Orwell mentionnait l'importance de la centralisation technique des états modernes émergents au moment d'étendre leur contrôle.

L'apparition de la bombe atomique confirme cette thèse d'Orwell. A ce moment là, 1945, l'humanité entre dans une phase dont elle n'est pas encore sortie : il existe les ressources matérielles capables de détruire toute vie humaine de la planète. Reprenant l'histoire des armes, Orwell signale que l'âge de la démocratie bourgeoise fut aussi celui du mousquet et du fusil ; à cette époque où il n'existait donc pas d'arme dont la possession soit susceptible de déséquilibrer aussi radicalement le rapport de forces. Donc, la violence était loin d'être le patrimoine exclusif de l'Etat, et les théoriciens de la démocratie considéraient la révolte contre l'oppression comme un droit fondamental <sup>6</sup>. Dans l'ère récemment inaugurée, les Etats peuvent cultiver une tension de *guerre*

*froide permanente* (aujourd'hui contre le terrorisme international dirions-nous) pour garantir la soumission de leurs populations.

Cependant, ce serait une erreur que de penser que pour Orwell la menace du totalitarisme se trouvait seulement entre les mains des Etats (bien que cela apparaisse ainsi dans *1984*). Dans ce sens, il convient de citer l'article « Les lieux de loisirs » (*Tribune*, 11 janvier 1946), dans lequel il analyse les distractions qu'offre le marché à une vie segmentée en moments de travail et moments de loisir. Orwell commence en récapitulant les promesses de *détente* vantées par les lieux touristiques habituels, sortes de Xanadu en carton-pâte destinés au plaisir des producteurs de plus-value épuisés, qui, pour une fois, pourront se prendre pour *Citizen Kane*. Dans ces lieux qui promettent avec subtilité la possibilité de « pouvoir tout à la fois et dans un même lieu se détendre, se reposer, jouer au poker, boire et faire l'amour », Orwell observe quelques habitudes curieuses de la vie moderne, inoffensives seulement en apparence. Cela vaut la peine d'en reprendre un large extrait :

« La musique - et de préférence la même musique pour tout le monde - est l'ingrédient le plus important. Son rôle est d'empêcher toute pensée ou conversation, et d'interdire à tous les sons naturels, tels que le chant des oiseaux ou le sifflement du vent, de venir frapper vos oreilles. La radio est déjà utilisée consciemment à cette fin par une quantité innombrable de gens. Dans un très grand nombre de foyers anglais, elle n'est littéralement jamais éteinte, tout au plus change-t-on de temps à autre de fréquence pour bien s'assurer qu'elle ne diffuse que de la musique légère. Je connais des gens qui laissent la radio allumée pendant tout le repas et qui continuent de parler en même temps juste assez fort pour que les voix et la musique se neutralisent. S'ils se comportent ainsi, c'est pour une raison précise. La musique empêche la conversation de devenir sérieuse ou simplement cohérente, cependant que le bavardage empêche d'écouter attentivement la musique et tient ainsi à bonne distance cette chose redoutable qu'est la pensée. [...] On peut difficilement s'empêcher de penser qu'avec les plus typiques de ces lieux de loisirs modernes le but inconsciemment poursuivi est un retour à l'état fœtal. [...] N'y a-t-il donc pas quelque chose de sentimental et d'obscurantiste à préférer le chant des oiseaux à la musique swing et à souhaiter préserver ici et là quelques îlots de vie sauvage au lieu de couvrir toute la surface de la Terre d'un réseau d'Autobahnen éclairé par une

---

<sup>4</sup> Pedro Lain Entralgo, nullement suspect de sympathies révolutionnaires, l'avait déjà observé dans la préface qu'il écrivit en 1970 pour ce roman.

<sup>5</sup> Très judicieusement, la brochure *George Orwell devant ses calomniateurs : quelques observations* (NdT : cette brochure a été publiée par *L'Encyclopédie des Nuisances* en 1997), qui réfute certaines calomnies proférées contre cet auteur, commence ainsi : « Parmi tant d'aimables caractéristiques, le XXe siècle aura eu celle d'inaugurer l'ère de la falsification à grande échelle ».

<sup>6</sup> A la différence des citoyens d'aujourd'hui, soit dit en passant.

La question surgit seulement parce qu'en explorant l'univers physique l'homme n'a eu aucune intention de s'explorer lui-même. Une bonne part de ce que nous appelons plaisir n'est rien d'autre qu'un effort pour détruire la conscience. Si l'on commençait par se demander : qu'est-ce que l'homme ? Quels sont ses besoins ? Comment peut-il le mieux s'exprimer ? On s'apercevrait que le fait de pouvoir éviter le travail et vivre toute sa vie à la lumière électrique et au son de la musique en boîte n'est pas une raison suffisante pour le faire. L'homme a besoin de chaleur, de vie sociale, de loisirs, de confort et de sécurité : il a aussi besoin de solitude, de travail créatif et du sens du merveilleux. S'il en prenait conscience, il pourrait utiliser avec discernement les produits de la science et de l'industrie, en leur appliquant à tous le même critère : cela me rend-il plus humain ou moins humain ? Il comprendrait alors que le bonheur suprême ne réside pas dans le fait de pouvoir tout à la fois et dans un même lieu se détendre, se reposer, jouer au poker, boire et faire l'amour. Et l'horreur instinctive que ressent tout individu sensible devant la mécanisation progressive de la vie ne serait pas considérée comme un simple archaïsme sentimental, mais comme une réaction pleinement justifiée. Car l'homme ne reste humain qu'en ménageant dans sa vie une large place à la simplicité, alors que la plupart des inventions modernes - notamment le cinéma, la radio et l'avion - tendent à affaiblir sa conscience, à émousser sa curiosité et, de manière générale, à le faire régresser vers l'animalité.»<sup>7</sup>

### H.G. Wells et l'utopie scientifique

La première réflexion sur la nature du progrès qui apparaît dans l'œuvre d'Orwell se trouve dans un compte rendu d'un livre, publié en 1936. Dans celui-ci il est dit que « d'une certaine façon il est dommage que le concept même de nostalgie soit bientôt abolie par la civilisation de la machine, qui forme une partie du monde indiscernable de l'autre ». Au printemps 1944, dans sa colonne du *Tribune*, il dit que « l'abolition de la distance » et « la disparition des frontières » tant proclamées par les progressistes ne sont rien de plus que des slogans creux. Les frontières n'ont jamais été si réelles ni si impénétrables qu'à l'ère des avions et des tanks. D'un autre côté, la diffusion des récepteurs radios facilite l'accès des messages nationalistes des gouvernements à tous les foyers.

Néanmoins, c'est dans les pages que dédie Orwell à l'écrivain H.G. Wells que la critique de l'optimisme scientifique atteint son apogée. Wells, un maître pour la génération à laquelle appartient Orwell (qui se demande si le critiquer n'est pas une espèce de parricide), avait contribué comme aucun autre auteur de science fiction à étendre l'idéologie du progrès dans le monde anglo-saxon. Dans ses nouvelles, le héros est souvent un « homme de science », et la raison et la science sont capables de tout planifier et de tout résoudre. Wells était partisan de la création d'un super Etat mondial qui aurait

été dirigé par des savants et qui s'assurerait que les êtres humains disposent de tout le nécessaire pour couvrir leurs besoins de base. L'utopie de Wells est, de fait, presque sans variations, la même que maintiennent de nos jours les idéologues du développement technique permanent ; il est inévitable de voir en Wells le plus grand représentant de la fausse conscience de ces scientifiques modernes, dont le travail est très bien considéré (et au moins d'une façon beaucoup plus spectaculaire que la triste vie quotidienne)<sup>8</sup>. Orwell attaque les idées de Wells parce qu'il juge que celles-ci sont totalement éloignées de la réalité : « l'histoire telle que lui la voit, est une série de victoire de l'homme de science sur l'homme romantique ». Wells est incapable d'accepter le fait que l'acier, la physique, l'avion et tant d'autres avancées de la technique se soient mises au service de la destruction, fussent-elles nées avec la meilleure des intentions, et nouvellement la faute en incombe à la réalité d'être comme elle est, pas à des scientifiques qui ont donné naissance à une découverte que, par malchance, les hommes n'ont pas su employer comme ils le devaient. Mais le plus important c'est que Wells a énormément contribué à rendre *concevable* l'empire du machinisme comme quelque chose de bon en soi. « Les penseurs qui naquirent vers les débuts de ce siècle sont, en certain sens, des créations de Wells. [...] Nos esprits à tous, et par conséquent le monde physique, seraient sensiblement différents si Wells n'avait jamais existé ».

La critique d'Orwell ne se limite pas à Wells. Il fustige également la foi scientifique d'un de ses amis, le poète anarchiste Herbert Read, en utilisant un argument simple : l'apparition des progrès techniques que bénie Read (l'avion, etc.) nécessite une centralisation industrielle que peut

---

<sup>7</sup> Une fois de plus, nous pouvons aujourd'hui constater la validité de ce raisonnement en donnant seulement un coup d'œil au trouble volontaire du *horror silentis*, version moderne du *horror vacui* électroniquement équipé d'un disc man et d'un fond musical permanent dans les gares, les foyers, les ascenseurs, les supermarchés, les autobus...

<sup>8</sup> « Le thème central des histoires de H.G. Wells est, avant tout, celui du développement scientifique [...]. Son " message " de base, pour utiliser une expression qui ne me plaît pas, est que la Science peut résoudre tous les problèmes qui accablent l'humanité, mais que l'homme est trop aveugle pour voir toutes les possibilités qu'offrent ses propres pouvoirs. Wells écrit sur des voyages vers la lune et dans le fond marin, mais aussi sur des petits commerçants qui évitent la faillite et luttent pour maintenir leur situation face au terrible snobisme des villes de provinces. Ce qui relie ces histoires c'est la foi de Wells dans la Science. Il raconte tout le temps que si le petit commerçant acquerrait une perspective scientifique, ses problèmes seraient terminés. Et bien sûr, il croit que cela va arriver, probablement dans un futur assez proche. Quelques livres de plus pour la recherche scientifique, ça fait toujours quelques superstitions de plus jetées aux ordures » (*La redécouverte de l'Europe*).

<sup>9</sup> Cf. « Le mythe du progrès, l'abondance et la technologie dans le mouvement anarchiste ». *Los amigos de Ludd*, n°5, mai 2003.

uniquement se donner une société hiérarchisée, ce qui semble contredire l'idéologie anarchiste<sup>9</sup>. De la même façon, Read n'est pas très disposé à admettre que la civilisation de la machine a annulé en grande partie le goût des gens pour les choses subtiles comme, par exemple, leur propre poésie. Enfin, dans le compte rendu de l'essai d'Oscar Wilde *L'âme de l'homme sous le socialisme*, Orwell reproche à l'auteur irlandais d'avoir imaginé une utopie qui s'appuie grandement sur le travail de l'esclave mécanique, ce qui est très peu réaliste.

Orwell n'attaque pas seulement l'idéologie scientifique. Il sait très bien que la science a contribué en de nombreuses occasions à renverser les idoles et détruire les dogmes qui servaient le pouvoir en place, mais il se rend compte que la science est avant tout une *méthode* pour juger de façon critique la réalité plutôt qu'un ensemble de *faits*, de données et de formules qui doivent être maniées pour dominer la nature, comme il



l'expose dans son article sur la bombe atomique, « La bombe atomique et vous ».

### L'âge d'or

La reconnaissance des ravages causés par l'industrialisation à l'encontre de toute forme de vie et de sensibilité humaine ne porte pas Orwell à être nostalgique d'un

Age d'Or prétendument vrai dans un passé révolu. Orwell critique constamment ces personnes sensibles qui, réagissant aux horreurs de l'industrie, se laissent aller à la nostalgie d'un passé qui n'a jamais existé ou dont nous savons si peu qu'il peut représenter pour nous ce que nous voulons. Ainsi, D.H. Lawrence et W.B. Yeats. Néanmoins, en 1940 il connut une société en retard par rapport à l'Europe, celle des berbères du Maroc, qui l'impressionna tellement qu'il écrivit dans une lettre à Geoffrey Gorer : « L'idée me vint que nous avons, peut-être, mille ans d'avance sur ces gens, mais que nous n'étions pas mieux lotis, et somme toute peut-être moins bien. Nous leur sommes inférieurs physiquement et nous sommes, à l'évidence, moins heureux qu'eux ».

De toutes façons, Orwell est conscient que certains poètes dont il dénonce l'attitude plaintive disposent, au moins, d'une sensibilité, pas encore totalement atrophiée, ce qui leur permet de s'émerveiller du monde. Il rejette à tout moment l'idée que le sentiment de frayeur dans la nature est une invention de poètes ou un atavisme<sup>10</sup>. « [On croit que] voici venue l'ère des machines et qu'être contrarié par la machine, ou

encore vouloir limiter sa domination, est une attitude conservatrice, réactionnaire et légèrement ridicule. On justifie souvent cela par l'affirmation selon laquelle l'amour de la nature est une faiblesse de personnes urbaines qui n'ont aucune idée de ce qu'est réellement la nature. Ceux qui doivent vraiment travailler la terre, a-t-on l'habitude d'argumenter, ne l'aiment pas et ne ressentent pas le moindre intérêt pour les oiseaux ou les fleurs, excepté d'un point de vue strictement utilitariste. Pour aimer la campagne on doit vivre à la ville et ne rien faire de plus qu'une excursion occasionnelle le week-end pendant les journées les plus chaudes de l'année. Cette dernière idée n'est pas recevable. La littérature médiévale, par exemple, en incluant les chansons populaires, est pleine d'un enthousiasme presque géorgique pour la nature, et l'art des peuples agricoles tels le chinois ou le japonais tourne toujours autour des arbres, des oiseaux, des fleurs, les rivières, les montagnes » ; et le même Orwell salut à l'occasion l'arrivée du printemps<sup>11</sup>. Il trouve même une conséquence bénigne à la guerre : « le fait que, à cause des évacuations, des centaines de milliers d'enfants nés dans les villes soient maintenant en train de grandir à la campagne peut aider à rendre plus facile le retour à une vie basée sur l'agriculture ».

L'exposé jusqu'ici, tout en n'étant rien de plus qu'un passage en revue sommaire d'un des aspects les plus inconnus de l'œuvre de George Orwell, devrait suffire pour ébaucher ce que put reconnaître dans l'avancée du machinisme un esprit lucide qui ne délégua sa vision du monde à aucun prisme idéologique. Si nous concédons tant d'importance à l'opinion qu'eut Orwell à ce sujet ce n'est pas pour recourir à un quelconque argument d'autorité, mais parce que nous la considérons comme l'un des témoignages les plus vrais de l'implantation, souvent brutale et presque toujours forcée, du mode de production industriel. S'il est bien vrai qu'Orwell commit des erreurs dans son analyse de l'évolution de l'ère industrielle, comme celle de croire que la prévision du futur de Huxley dans *Le meilleur des mondes* (qui est sans aucun doute une nouvelle sur le monde finisécularisé, comme le dit un personnage du cynique Houellebecq dans *Les particules élémentaires*) est un échec, il n'est pas moins certain qu'il entrevit avec netteté l'importance décisive du développement technique permanent pour le maintien de l'ordre régnant, ainsi que la marche frénétique et aveugle de la société industrielle vers l'insensibilité totale.

*Los Amigos de Ludd*, n°6. (Traduction de l'espagnol). Les illustrations sont des projets de villes futures de l'architecte futuriste Sant'Elia.

<sup>10</sup> On peut trouver un exemple particulièrement net et imbécile de cette vantardise moderne dans la digression « Bouses et chlorophylle » de la nouvelle *Les cahiers de don Rigoberto* de Mario Vargas Llosa.

<sup>11</sup> « Un beau temps printanier est enfin arrivé et les narcisses se voient de toutes parts. Chaque hiver il me semble plus difficile de croire que le printemps va revenir » (lettre à Arthur Koestler, le 31 mars 1946).

# SORTIR DE L'ÉCONOMIE

Ce bulletin est téléchargeable gratuitement sur le site <http://sortirdeleconomie.ouvaton.org>

La reproduction est libre et encouragée

**Bulletin disponible en format A4 dans les librairies suivantes :**

*Publico*, Librairie du Monde libertaire, 145 rue Amelot, 75014 Paris.

*Librairie La Gryffe*, 7 rue Sébastien Gryffe, Lyon, 7ème arrondissement.

*Librairie Scrupules*, 26 boulevard Figuerolles, 34070 Montpellier.

*Librairie Le Bazar libertaire*, 44 rue de la République, 11 000 Carcassonne.

*Librairie Mille Babords*, 61 rue Consolat, 13000 Marseille.



*L'auto-organisation.*

Toile d'araignées sociales *Anelosimus eximius*.

**Brochure disponible sur le site <http://sortirdeleconomie.ouvaton.org> :**

Du Supermarché à la tombe en passant par les navire porte-conteneurs.

*Le transport maritime conteneurisé, épine dorsale de l'invention de la société économique mondialisée.*

(Format A4)

**Prochain numéro**

printemps 2008 :

## “ Faut-il croire en une économie à visage humain ? ”

Débats critiques sur la collectivisation, le communisme libertaire, la socialisation des richesses, le capitalisme Vert, l'antiproductivisme, la décroissance soutenable, l'économie immatérielle, le distributisme, les Sels, les Amaps et l'auto-gestion.

Toutes les contributions, propositions de textes, recensions, témoignages d'expérience, commentaires et critiques, sur ces sujets ou sur d'autres, sont les bienvenues

**Contact :** par courrier électronique à l'adresse [redaction@sortirdeleconomie.ouvaton.org](mailto:redaction@sortirdeleconomie.ouvaton.org) (chez) [sortirdeleconomie.ouvaton.org](http://sortirdeleconomie.ouvaton.org) ou par courrier postal à *Bulletin Sortir de l'économie*, 2 boulevard Victor Hugo, 34000 Montpellier.